

**LETTRE**  
**MISSION DE FRANCE**  
**AUX**  
**COMMUNAUTÉS**

**91**

**L'amour s'est incarné**

---

**Dans une Z.U.P.  
avec des émigrés**

---

**Immigration  
Essai d'analyse**

---

**Va libérer mon peuple  
tombé en esclavage**

---

**Les psaumes  
cris de douleur  
et chants d'espoir**

---

**A quoi ça sert la vie ?  
Cinq années de diaconat**

---

**Au risque de se perdre**

*" Va libérer mon peuple tombé en esclavage "*

Quand la parole d'Exode n'est pas entendue,  
elle surgit ailleurs, là où on ne l'attend pas.  
Dieu parle n'importe où.

*Jean Sullivan*

## Sommaire

---

|                                                                | Pages |
|----------------------------------------------------------------|-------|
| <i>L'amour s'est incarné</i> .....                             | 2     |
| <i>Dans une Z.U.P. avec des Emigrés</i>                        |       |
| <b>Françoise et Jacques Salles</b> .....                       | 3     |
| <i>Immigration, essai d'analyse</i>                            |       |
| <b>Jean-François Berjonneau</b> .....                          | 8     |
| <i>Va libérer mon peuple tombé en esclavage</i>                |       |
| prêtres ouvriers dans le Bâtiment et les Travaux Publics ..... | 19    |
| <i>Les psaumes, cris de douleur et chants d'espoir</i>         |       |
| <b>Clément Pichaud et Philippe Deschamps</b> .....             | 27    |
| <i>A quoi ça sert la vie ? Cinq ans de diaconat</i>            |       |
| <b>Christian d'Halluin</b> .....                               | 39    |
| <i>Au risque de se perdre</i>                                  |       |
| <b>Régis Challamel</b> .....                                   | 47    |

## *L'amour s'est incarné*

Dans notre monde  
de plus en plus assoiffé  
d'amour et de liberté,  
on torture, on mutilé, on tue,  
on condamne à mort pour des idées,  
on dénonce, on met sous les verrous.  
Dans notre monde  
épris de justice,  
on fait de la faim un moyen de pression,  
on vole, on exploite, on opprime,  
on accepte la pauvreté,  
les taudis, les favelles,  
on renforce les privilèges,  
on entretient les inégalités.  
Pourtant l'AMOUR nous fût donné.  
Parce que, voilà deux mille ans,  
Dieu s'est incarné,  
notre monde malade  
n'est pas promis à la mort.  
Parce que Dieu prit un jour

notre humanité,  
un avenir de liberté et de vie  
nous est ouvert.  
Solidaire des pauvres,  
des humiliés, des prisonniers,  
il a dénoncé l'oppression,  
il a démasqué les racines  
de toute exploitation de l'homme.  
En notre monde  
est née avec lui  
l'espérance de la justice  
et de la réconciliation.  
Sa vie éclaire notre combat.  
A tous ceux qui luttent  
pour libérer leurs frères  
est donnée la certitude  
que l'horizon n'est pas fermé,  
puisque'un jour ; voilà deux mille ans,  
l'AMOUR s'est incarné.

Jeanne Lépine.

# **Dans une ZUP avec des émigrés**

*Jacques et Françoise Salles*

Jacques et Françoise habitent dans une Z.U.P. depuis six ans.

Ils vivent avec leurs quatre enfants dans cette cité d'H.L.M.

où le pourcentage des familles émigrées dépasse 30 %.

Pour parcourir le monde, ils n'ont pas besoin de s'adresser à une agence de voyage :

il leur suffit de descendre l'escalier ;

à chaque étage, un des pays du monde s'exprime dans sa propre langue et dans sa propre culture, les odeurs des cuisines les font participer à diverses manières de se nourrir.

Cet escalier est un vaste monde coloré mais dont un dénominateur commun a réuni ses occupants :

la recherche d'un travail. A la différence du métro parisien, ici les races s'interpellent ;

la proximité a au moins du bon :

elle réduit les barrières et permet la communication malgré la difficulté des langues.

Parmi les milliers de faits de la vie quotidienne,

Françoise en retient quelques-uns qui donnent un écho de ces familles d'émigrés.

Écoutons-la d'abord.

Nous verrons ensuite à quelles réflexions cela les conduit, tous les deux.

● « Au retour des vacances, il y a deux mois, on vint nous chercher en catastrophe : un petit voisin de quatorze-quinze ans, maghrébin, ami de nos enfants, venait d'être renversé sur sa mobylette, par une voiture. L'accident heureusement n'est pas terrible puisqu'il s'agit d'une jambe cassée. Malgré cela, notre jeune blessé restera plus de trois mois à l'hôpital. Par l'intermédiaire d'une amie, nous apprenons que l'hôpital le garde pour deux raisons : d'abord pour faire marcher les prix de journées ; ensuite parce qu'il était, soit-disant, un cas social. Avertis de cela et avec l'accord des parents, nous intervenons auprès des services hospitaliers. Le lendemain, enfin, notre petit voisin pouvait sortir, mais toujours la jambe dans le plâtre. Le médecin qui devait procéder à l'enlèvement de ce plâtre fut complètement sidéré devant l'état de la jambe : elle avait subi un plâtrage bien trop long.

● La grand mère algérienne qui habite au rez-de-chaussée monte régulière-

ment chaque semaine chez nous. Elle vient nous faire lire son courrier car elle ne sait pas lire le français. Cet handicap lui est une souffrance inimaginable. Elle ne s'en guérira jamais. Récemment, elle est arrivée toute retournée. Elle avait fait une démarche administrative pour sa retraite. On ne lui accordait que le minimum alors qu'elle a travaillé vingt-cinq ans en France. A l'impolitesse de l'employé, elle répond : « Dans ces conditions, vous n'avez qu'à nous mettre dans un sac et nous jeter à la mer ». Et le bureaucrate de renchérir, dans sa vulgarité : « Mais non, madame ! Nous perdrons encore le sac ».

● Djamel, un jeune Marocain de quatorze ans, rejoint son père qui travaille en France depuis huit ans. Le jour de son arrivée, son père est tué sur son chantier. Alors que la famille vient à peine d'être regroupée, le corps du papa décédé regagne le Maroc. Cet enfant débarque à la rentrée de 1980 en cinquième. Désarçonné par son exil et par la disparition de son

père, il n'est pas un brillant élève. Relégué au fond de sa classe, il devient le bouc émissaire de tous, y compris du maître. A la rentrée suivante, on le met en CPPN (Classes pré-professionnelles de niveau) et le voilà ainsi marqué pour sa vie par une scolarisation handicapée. Déjà, il se sent rejeté alors qu'en fait c'est un chic gosse.

● Un jour j'ai accompagné aux Nouvelles Galeries une femme du quartier qui désirait acheter une machine à laver. Quand nous sommes passées à la caisse, on nous a refusé les « facilités » de crédit parce que cette femme était maghrébine. Il aurait fallu que je me porte moi-même garante en fournissant une caution et une fiche de paye de mon mari. Je n'ai pas accepté ce processus alors que dans tout le magasin on vantait les possibilités offertes par l'article à crédit. En colère, nous refusons d'acheter la machine. De retour à la maison l'affaire se complique. Toute la famille participe au débat. Le grand fils, d'une vingtaine d'années, ne me-

sure pas la brimade imposée à la clientèle d'outre-mer. Il accepte tout, prétendant que l'essentiel est d'acquérir cette machine. Je ne marche pas dans cette combine et lui propose de chercher une autre personne pour cautionner. Par contre, le père est de mon avis... Finalement, nous avons fait notre achat dans un autre magasin.

● Au cours d'une journée passée avec plusieurs familles émigrées, la conversation s'oriente naturellement sur les affaires de Vitry et Montigny. Dans la discussion, Zora, une fille qui réfléchit beaucoup, aborde les problèmes de la seconde génération : « Les jeunes qui ne sont ni Maghrébins, ni Français sont quand même très façonnés par la télé et tout ce qu'on y présente. Pour s'affirmer, quelquefois pour jouer aux durs, ils rejettent leurs origines et considèrent leurs parents avec dédain et mépris ; ils en ont honte ».

● Un des six promoteurs de notre Z.U.P. va entreprendre une opération de réhabilitation pour trois tours.

C'est officiel ! On a bien fait les choses. En effet, le collectif des associations et le centre social sont sollicités pour participer à une campagne d'explication auprès des locataires. Au premier abord, cela semble trop beau. Les tours sont en piteux état ; ce ne sera pas un luxe de les restaurer. Mais, en se renseignant, on s'aperçoit que les promoteurs ont pu obtenir, pour la réfection des communs et des appartements trop délabrés, un financement par l'Etat. Ainsi, les véritables propriétaires se déchargent sur le contribuable et sur le locataire qui, lui, voit son loyer augmenter.

Autre manigance inquiétante : les F 5 seront transformés en F 2 et F 3. On élimine ainsi les familles nombreuses. Il est évident que, face à cette situation, les diverses associations ne sont pas restées inactives. Autant de faits qui invitent à l'action ; mais aussi à la réflexion. Car, face à la lecture de la réalité, les moyens à mettre en œuvre divergent selon que vous êtes préoccupé par une so-

lution immédiate, ou bien que vous entendez aller au delà des cas individuels en cherchant à déceler les mécanismes qui provoquent de telles situations ; selon aussi que, par profession, vous êtes payé pour faire du social, ou bien que, par « militantisme », vous inscrirez votre action dans une optique « partisane ». Voici comment Jacques et Françoise essaient d'y voir clair. A eux de s'exprimer :

« La plupart des faits que nous avons décrits ont trouvé une solution. Nous en avons été, bien souvent, les premiers témoins, les dépisteurs. Mais, tous n'ont pas été résolus par nous seuls. Chaque fois, que nous l'avons pu, nous avons pris contact avec d'autres : les associations du quartier ou des organismes sociaux, et même des partis politiques. Bien souvent, la presse qui rapporte de tels faits mésestime ou ignore tout ce réseau ; elle se contente de mettre en relief ou en vedette les témoins gênéreux, les hommes exceptionnels, providentiels.

Or, dans la vie ici, chez nous, on s'est toujours pré-

occupé de faire intervenir des « collectifs ». Faire du « coup par coup », dans la discrétion, en faisant jouer tous les éléments qui peuvent contribuer à une heureuse évolution, c'est une manière d'agir que nous évitons au maximum. En effet, la solution d'un cas individuel se fait quasi inévitablement au détriment de la dimension sociale du problème et ne tient pas compte de l'opinion publique, qui doit être au courant des lames de fond qui la traversent.

L'animateur maghrébin du Centre Social de la Z.U.P., un algérien, partage tout à fait cette façon de poser le problème. Il nous disait un jour : « J'ai bien conscience, qu'en faisant du coup par coup sans faire de bruit, j'anesthésie, chaque jour un peu plus, l'opinion française en l'enfonçant davantage dans l'ignorance de faits dramatiques dont elle est responsable. Mais, si je fais un tant soit peu de bruit autour d'un cas, je m'expose presque à coup sûr à ne pas pouvoir répondre positivement au cas posé ».

Un autre obstacle se présente à nous, dans notre réflexion : même si nous voulons regarder chaque cas personnel dans une perspective d'ensemble, même si nous désirons faire prendre conscience que chaque fait particulier n'est jamais seul, isolé, nous nous heurtons à un obstacle de taille : l'auto-régulation de la vie collective qui existe dans le village algérien ne trouve pas de prolongement dans notre univers de béton. Peut-être, la vie « associative » est-elle un palliatif apte à prendre la relève ; mais cela suppose une démarche personnelle : s'informer, se former, comprendre est sans doute, aujourd'hui encore, un investissement trop onéreux pour celui qui est coïncé dans les griffes de l'immédiat. Ceci expliquerait pour une part toute la difficulté qu'éprouvent nos voisins maghrébins à effectuer une démarche collective. Et, par voie de conséquence, ceci expliquerait aussi leur propension à accorder leur confiance à ceux qui agissent *pour* eux.

Toujours est-il que nous

nous trouvons confrontés à l'alternative suivante : — on s'engage personnellement, on aide, on dépanne discrètement ; alors on a toute chance de trouver une heureuse solution ; — on dénonce l'injustice en essayant de l'analyser dans sa complexité, on alerte la presse et les médias, on tente de mettre dans le coup des « collectifs » ; alors la solution est beaucoup plus lente et, parfois, on porte préjudice à la famille concernée.

Dans la plupart des cas, nous sommes donc devant ce dilemme : ou priorité à la personne, ou priorité à la réalité collective. Nous refusons de prendre parti pour l'une ou l'autre. Nous pensons qu'il y a des conditions minimales, objectives, nécessaires et indispensables pour une véritable vie en société. Les rapports sociaux dépendent, pour une large part, de ces conditions. Voici un exemple, très courant, ici : dans le F 5 voisin du nôtre sur le même pallier vit une famille du Sud-Est asiatique, avec ses quatre enfants. On est heureux de voir un tel

espace mis à leur disposition. Mais, deux ans après, ils sont vingt-six à vivre dans ce même appartement. On peut toujours se dire : entassés dans ce local, ils sont tout de même mieux que sur un boat-people ou dans un camp de regroupement. Doit-on pour autant oublier les conditions objectives énoncées plus haut ? Sûrement pas ! La vie en H.L.M. n'est déjà pas drôle dans des situations normales. Si l'on multiplie par quatre les capacités d'occupation, on se demande ce que va devenir l'escalier où l'on habite : l'équipement se trouve à la limite de la surcharge, les dégradations s'amplifient, les évacuations des sanitaires et l'ascenseur n'ont pas été prévus pour un tel nombre. Nous ne pouvons pas ignorer cet aspect des choses pour mener notre action.

Adhérant à l'Evangile, nous pensons que chaque individu a droit à être aidé, soulagé, quand il traverse une épreuve. Et nous nous y engageons avec toute notre vitalité. Mais nous savons aussi que l'action individuelle a pour conséquence de laisser subsister les injustices ; parfois même de les augmenter. Par contre, si nous ne donnons crédit qu'à l'amélioration des conditions objectives des rapports sociaux, cela se fait bien souvent au détriment des intéressés. C'est quelquefois la mort dans l'âme que nous sommes obligés, pour une efficacité nécessaire, de secouer la poussière qui envahit la conscience et le champ de vision des Français sur ce problème des émigrés. Une page d'Evangile continue de nous interroger : un mini-

mum de conditions objectives était requis pour que le Temple de Jérusalem conserve sa qualité de maison de prières. Or, ces conditions étaient battues en brèche par les vendeurs qui donnaient de ce lieu une image de repaire de voleurs. Face à cette réalité, bien des solutions étaient envisageables pour redonner au lieu Saint toute sa dignité.

Engager des démarches pour trouver à ces vendeurs un terrain un peu à l'écart, utiliser la persuasion, « parler à leur cœur » pour leur faire prendre conscience du caractère abusif de leur commerce, obtenir un Décret du Sanhédrin réglementant la profession... Jésus a opté pour le fouet. Etait-ce « LA » solution ?

# Immigration

*Essai d'analyse*★

*Jean-François Berjonneau*

**Aujourd'hui, des hommes de races et de cultures différentes doivent vivre ensemble dans une même société.**

**Il y a 4 millions d'étrangers en France. C'est un fait qu'il faut accepter comme tel, et dont il faut :**

- **analyser les causes,**
- **prévoir les conséquences,**
- **mesurer la portée et la signification pour l'Eglise de France aujourd'hui et au regard de la foi en Jésus-Christ.**

---

★ Cet essai d'analyse a été présenté à la Commission Episcopale chargée des Migrants.  
J.-F. Berjonneau est prêtre dans le diocèse d'Evreux, sur la ville nouvelle du Vaudreuil.

## **C'est un fait qui s'inscrit dans une histoire :**

### **• A court terme :**

- l'histoire des relations qui nous lient à ces peuples, fournisseurs de main d'œuvre.

- l'histoire de la Colonisation,  
de la domination de notre économie sur d'autres économies

des besoins de notre économie après les guerres

des liens qui se sont tissés et qui ne peuvent s'effacer du jour au lendemain.

France, pays de vieille immigration (plus de 100 ans). C'est un fait, à la différence de l'Allemagne, dont on ne peut pas tenir compte. Reste à faire l'histoire de la place de l'immigration, non seulement dans l'histoire de l'appareil de production en France, mais aussi dans l'histoire du mouvement ouvrier, français.

« Ils se sont acquis des droits »..., ce n'est pas que formule de style. Quand la présence en France remonte à deux ou trois générations, on ne peut traiter de cette présence comme d'un accident de parcours dont les effets peuvent facilement se résorber.

### **• A long terme :**

Il s'agit là de l'histoire des migrations qui court tout au long de l'histoire de l'humanité.

Dès le départ, les migrations de populations ont représenté un élément central, capital dans l'histoire des peuples.

Que les raisons en soient d'ordre économique, politique ou religieux, le problème de la rencontre des cultures et des races s'est posé de tout temps et en toute partie du monde, tantôt de façon dramatique, tantôt de façon positive comme élément de renouvellement et de vitalité d'une population.

Quoiqu'il en soit, l'immigration dont la France a été le théâtre durant ce dernier siècle, s'inscrit dans la vaste histoire des courants migratoires qui ont traversé l'humanité et qui obéissent à des lois bien repérables : (cf. Dossier de Faim et Développement 80 - 8/9). L'analyser comme un fait exceptionnel et temporaire est faire preuve de myopie.

Il est vrai que ce qui est nouveau, c'est qu'aujourd'hui, ce phénomène se développe à l'échelle de la planète et est intrinsèquement lié au type de développement mis en œuvre sur le modèle occidental.

## **C'est un fait qui s'inscrit dans un contexte économique mondial :**

Plus que le problème spécifique des relations entre pays européens inégale-

ment développés, ou des relations entre la France et le Maghreb ou la Turquie,

c'est la question des rapports entre l'Occident et le Tiers-Monde qui est la racine de cette situation.

A la faveur de la concentration du pouvoir économique entre les mains d'un certain nombre de firmes multinationales, de la domination et de la dépendance de plus en plus dramatique de nombreuses économies de pays en voie de sous-développement, un véritable marché international de la main d'œuvre est en train de s'organiser.

Proclamer son souci du Tiers-Monde et de sa libération et accepter en même temps une gestion de l'immigration en termes purs et simples de force de travail manipulable à souhait est tout à fait contradictoire. En ce sens l'attitude adoptée face à la présence des immigrés dans notre pays est un des « lieux-test » où se vérifie la volonté d'aménager cette interdépendance entre les peuples, de telle sorte que la richesse mondiale soit mieux partagée et que le développement de la planète soit plus solidaire. Sur ce point la nouvelle législation de l'immigration proposée par le gouvernement Mauroy est intéressante. Car, si d'une part elle est proposée dans le cadre d'une politique dynamique de transformation des rapports Nord-Sud, (transferts de technologie, réévaluation du cours des Matières Premières, Augmentation de l'aide publique des pays riches, etc), si, d'autre part, elle représente un progrès incontestable par rapport à la politique du gouvernement précédent (régulation des « sans papiers » sous certaines conditions, arrêt des expulsions...), il

semble cependant qu'on en reste à un seuil. En effet, régler le problème de la présence des travailleurs clandestins en établissant un contrôle strict aux frontières et en faisant la chasse aux « patrons clandestins », c'est bien ; mais il faudrait s'attaquer aussi aux mécanismes du marché de l'emploi qui aboutissent à la constitution de toute une catégorie de travailleurs vivant sous le signe de la précarité (travailleurs intérimaires, saisonniers, sans protection, sans garanties...)

Ainsi cette division du travail que l'on constate au plan international (aux pays riches : les postes qualifiés, exigeant formation et compétence, bien rémunérés, soumis à des conventions collectives garantissant sécurité et stabilité ; aux pays pauvres : les corvées pénibles, n'exigeant que peu de qualification, mal rémunérées, marquées par la précarité et l'exploitation) se retrouve, toutes proportions gardées, dans notre économie nationale. Contester cette division internationale du travail sans s'attaquer aux mécanismes du marché national de l'emploi qui produisent les clandestins serait un leurre. Tout se tient désormais.

L'immigration apparaît ainsi comme un des éléments d'équilibre d'un monde dont l'avenir ne peut plus être la continuation sans changement des histoires passées nationales ou culturelles. « Les peuples auront désormais leurs passés et leurs traditions au pluriel, mais il n'auront plus l'avenir et l'espérance qu'au singulier ». (Moltmann, « L'Eglise dans la force de l'Esprit », p. 201).

## **C'est un fait qui présente un caractère structurel et en partie irréversible**

### **- Au plan économique :**

La substitution de la main d'œuvre étrangère par la main d'œuvre française n'apparaît plus si évidente, au moins dans certains secteurs de production. (cf La politique révisée de l'immigration en Allemagne fédérale).

### **- Au plan socio-culturel :**

Il semble que l'on assiste à la naissance d'un type d'acculturation spécifique de l'immigré ayant vécu de nombreuses

années en France. Cette nouvelle manière de se situer par rapport à son environnement, de se forger un ensemble de représentations n'étant ni réductible à la culture des milieux populaires des grandes cités françaises, ni réductible à la culture des pays d'origine, quoiqu'opérant de larges emprunts à l'une et à l'autre.

Le nombre de « retours ratés » que l'on a pu connaître, témoigne assez de cette originalité et de cette irréductibilité.

## **C'est un fait qui présente des effets particuliers dans le contexte de notre société européenne en crise**

Le terme de « crise » est habituellement employé en référence à une situation économique précise : inflation, chômage, hausse du coût de l'énergie, etc.

Mais dans notre société, la crise s'étend beaucoup plus largement dans le domaine économique. Il s'agit globalement d'une perte générale d'un certain sentiment de sécurité. Cet « ébranlement » a de multiples causes. Problèmes économiques, déstabilisation de la situation mondiale, menaces sur la paix provoquées par la tension entre les super puissances, difficultés de trouver une adéquation entre les aspirations et les questions d'un peuple et les réponses apportées dans le cadre des institutions sociales ou politiques actuelles.

Ainsi se reposent sous une forme ou sous une autre ces questions fondamentales : « Qui sommes-nous ? Où allons-nous ? Que devenons-nous ? »

Dans ce contexte de bouleversements rapides, de faille, de désorientation, d'expropriation d'un terrain où les valeurs étaient sûres, il semble que la présence de 4 millions de personnes relevant d'un statut culturel différent, « étranger », ne joue pas le rôle de vis-à-vis salubre qu'elle pourrait avoir, mais fonctionne, pour nombre de concitoyens, comme augmentant le climat d'insécurité, ceci étant largement répercuté, voire orchestré par ceux qui ont tout intérêt à désigner du doigt un bouc émissaire à la crise. Ainsi, ce sentiment d'insécurité s'ex-

prime moins par des phrases du type : « Ils vont prendre notre travail », ou « Ils viennent manger notre pain », mais beaucoup plus par : « Ils ne vivent pas comme nous » ou ce qui revient au même : « Ils n'ont qu'à vivre comme nous » ou encore : « On n'est plus chez nous » !

Finalement, je crois que ce sentiment d'insécurité traduit un problème très profond d'identité. En étant « différents » dans la langue, dans leur manière de se comporter, etc., ils contribuent, par leur simple présence à la remise en cause de notre statut, de notre manière de vivre, voire de notre hiérarchie des

valeurs. Ils deviennent donc, sans le vouloir un élément de plus, dans notre histoire, qui va contribuer à nous déstabiliser et à nous débusquer de nos positions acquises.

C'est ainsi que, sur le site de la Ville Nouvelle du Vaudreuil, on a vu une population rurale déjà désorientée, frustrée, déstabilisée par la construction de cette ville à laquelle elle n'avait pas participé, mal accueillir les travailleurs immigrés qui renforçaient, par leur arrivée sur les chantiers, un sentiment d'expropriation déjà présent : « Ce coup-ci, on n'est vraiment plus chez nous ! »

## **C'est un fait qui provoque des réactions diverses chez nos concitoyens**

### **Processus d'exclusion**

- *Le racisme* : A partir de cette prise de conscience d'insécurité et de la peur qui s'en dégage, on s'accroche farouchement à son propre statut, à sa propre culture, aux caractéristiques de son groupe social ou racial ; on leur donne un caractère absolu en rejetant, en excluant ceux qui sont différents, de la participation à la vie de la communauté.

- *Formule qui se veut plus élégante*, mais qui relève des mêmes processus d'exclusion : celle qui consiste à « gérer le retour », à « inciter au retour », quitte à présenter ces mesures comme ayant une « portée historique ».

Ce fût la politique menée par le gouvernement précédent et qui tendait à donner une parure administrative ou légale à une attitude d'exclusion ; les désé-

quilibres personnels et culturels consécutifs à ces retours provoqués ou trop hâtifs, n'étant jamais pris en compte.

- *Tentative d'assimilation pure et simple* : « Quittez vos différences » - « Vivez comme nous » - « Prenez notre identité » - « Fondez-vous dans la masse »... Là encore notre insécurité disparaîtra, la peur sera exorcisée.

C'est un discours que l'on n'entend pas seulement dans les cercles officiels ; on le trouve aussi dans certains milieux syndicaux qui font une interprétation simpliste du « Même patron, même combat ! » - « Après tout, ce sont des ouvriers comme nous ! » Cette réflexion qui, dans un premier temps est éminemment positive (prise de conscience d'une solidarité effective), peut devenir dange-reuse si elle en reste là.

• *On peut trouver aussi, surtout chez certains chrétiens, des relents de culpabilité à l'égard des immigrés : culpabilité s'enracinant dans l'histoire de la colonisation ou de la domination ; ou trouvant encore à s'alimenter dans le côté misérabiliste de la situation de logement ou de travail d'un certain nombre d'immigrés.*

Cette culpabilité peut aboutir à une dévalorisation systématique de tout ce qui peut relever d'une certaine identité européenne. On en vient alors à vouloir

refouler sa propre identité, et parallèlement on survvalorise la culture d'origine des immigrés avec lesquels on est en contact. On idéalise par exemple les « valeurs de l'Islam ». Du « vivre avec », on arrive rapidement au « vivre comme ou comme si »... Inutile d'ajouter que à partir d'une telle culpabilité les bases du dialogue sont faussées. Il n'y a plus de vérité. On aboutit parfois à des catastrophes qui frisent la schizophrénie.

• *Attitude de ceux - peu*

nombreux, mais minorité agissante - *pour qui la présence des immigrés, reconnus et respectés dans leur altérité culturelle ou ethnique, représente un enjeu capital, vital, pour éviter à notre société de s'asphyxier et de s'enliser dans un isolement néfaste et dans la perte de son dynamisme.*

Ceux-là mesurent avec réalisme les chances (enrichissement mutuel), mais aussi les risques (situations explosives, racisme, formation de ghettos minoritaires) que peut représenter une telle situation.

## ***Dans cette situation l'Eglise en tant que telle est impliquée***

Par un certain nombre de points d'accrochage, elle vit son contact avec ce monde de la migration, par une sensibilité particulière au problème des plus pauvres : élément central de sa mission.

— Parce qu'elle est traditionnellement attachée à rappeler les exigences du Tiers-Monde et les appels aux changements non seulement personnels, mais aussi structurels, politiques, que ce Tiers-Monde lance à notre société. Or, comme cela a été souligné, les immigrés représentent comme la pointe du Tiers-Monde insérés en Occident. Ils représentent comme un nœud critique des relations Tiers-Monde - Occident et une instance de vérification concrète des bonnes intentions facilement énoncées.

— Parce que, de par sa Catholicité et son extension aux confins de la terre, également de par une prise de conscience cuisante du caractère néfaste d'un certain impérialis-

me culturel véhiculé dans le cadre des missions, elle manifeste, au moins dans les intentions exprimées, en particulier dans le cadre de Vatican II, le souci d'accueillir dans leur forme originelle les différentes cultures de l'humanité.

— Parce que, ces derniers temps, elle s'est acquis une place non négligeable et reconnue dans la protestation contre une législation discriminatoire à l'égard des immigrés :

Interventions épiscopales et actions des communautés chrétiennes contre les lois Bonnet-Stoléru.

Grève de la faim de Christian Deorme, Jean Costil et Hamed contre les expulsions des jeunes immigrés, action dans laquelle la pression morale d'une certaine opinion publique chrétienne est apparue comme non négligeable.

*Dans cette « reconnaissance » on souligne :*

a) la liberté de l'expression de l'Eglise par rapport à des calculs politiques dont ne sont pas toujours exempts certains organismes.

b) le sérieux de l'analyse d'une situation qui a sa densité et qui relève d'une rationalité propre, ce qui évite de s'en tenir à de vagues remontrances morales.

c) mais, par contre, un certain manque d'efficacité et de suivi dans la contestation (cf. article de G. Verbun dans Projet n° 47).

— Parce que, surtout, elle vit par ses militants - qu'ils soient prêtres ou laïcs, un contact direct et un partage de vie avec les immigrés : que ce soit au niveau du travail ou au niveau de la participation au combat syndical, ou encore au niveau du voisinage dans le même quartier.

Simplement par ce qu'ils vivent, même s'ils n'en discernent pas toujours très bien les implications, ces militants témoignent de la richesse et de la fécondité qui surgit de l'acceptation d'une solidarité et d'un dialogue ouvert et franc avec les travailleurs immigrés et leur famille.

Qu'est-ce qui caractérise ces militants ? (prêtres, laïcs ou religieux et religieuses) : le sentiment d'une « vocation » spéciale à vivre « en prise avec » cette condition originale vécue par les immigrés dans notre société, et ceci soit par histoire personnelle - soit par charisme - soit par solidarité ouvrière.

Il y a toujours à la base de cette vocation l'histoire d'une rencontre ou de rencontres qui ont fait choc, qui ont bouleversé un univers personnel et qui ont déclenché un processus vital de renouvellement, d'approfondissement, de remise en question.

**Ce processus va se déployer pour ces militants en trois directions :**

a) Un partage le plus proche possible de la condition des immigrés : travail, habitat, vie de quartier. Acceptation d'un long temps de partage : durée gratuite.

Temps d'apprentissage, de compréhension : la langue, la culture, voyages au pays d'origine.

Se faire accepter comme interlocuteur - ami : celui à qui on peut faire confiance.

b) Un souci d'engagement à partir de cette condition : au sein d'associations, de partis, de syndicats, plus récemment de « collectifs » français-immigrés ;

- renouvellement de la pratique militante
- rassemblement unitaire (partis-syndicats divers...)
- relativisation du particularisme des stratégies politiques
- rajeunissement...

La mobilisation de ces collectifs s'opère à partir d'un certain nombre de prises de conscience :

1) La condition faite aux immigrés dans un certain nombre de domaines : logement, école, travail, pratique administrative, etc., fait fonction de révélateur critique des contradictions internes de notre société. Aujourd'hui les immigrés, demain d'autres catégories de population.

2) La présence des immigrés exige un réajustement de certains vieux clivages idéologiques trop simples : ex : bourgeoisie/classe ouvrière ; une ouverture aux problèmes de solidarité internationale et une prise en compte des facteurs culturels et religieux habituellement passés sous silence (remise en cause de la laïcité - importance de la vie de famille)

3) (Plus spécialement chez un certain nombre de jeunes)

La perception que dans cette période d'ébranlement ou de recherche d'identité, la présence d'immigrés fidèles à leur culture d'origine peut représenter une chance de vitalisation pour certains secteurs de la société. Perception qu'une société, comme un individu qui fait reposer son identité sur son avoir, sa croissance, ses richesses, son niveau de production ou de consommation, son standing de vie, ne peut aboutir qu'à une sorte de crispation sur son avoir, ne voyant en l'autre, l'étranger, qu'une menace développant l'angoisse et s'enfermant dans un isolement et une auto-justification qui mène à l'asphyxie et à la dégénérescence. Par contre, dans le cadre d'une recherche d'identité relativisant tout ce côté exclusif de notre société, mais puisant sa force dans le dialogue avec l'autre, dans la relation, dans le vis-à-vis, voire dans certaines

tensions acceptées et une certaine vulnérabilité, la solidarité avec l'étranger reconnu comme tel apparaît essentielle et vitale.

Il me semble que, dans ce temps de crise, et en tous les cas d'interrogation sur l'avenir de notre société, un certain nombre de jeunes (petite catégorie) qui vivent un échange quotidien au sein de ces collectifs avec des immigrés et luttent contre toutes les tentatives d'exclusion, pressentent ce que Moltman appelle « le besoin Créateur de l'Autre ».

c) Une volonté de célébrer cette rencontre de l'Etranger, cette solidarité, ce partage créateur dans la foi en Communauté chrétienne, de confronter cette expérience avec ce que dit la Parole de Dieu de la rencontre avec l'étranger comme lieu de conversion et d'ouverture à l'universalité du salut et de l'Amour du Père (éclairer cette démarche par l'attitude du Christ dont tout le parcours dans l'Evangile est comme jalonné, marqué par la rencontre des étrangers en qui il découvre les frères), et de répercuter au sein de notre Eglise les signes et appels lancés par la présence de 4 Millions d'étrangers sur notre sol.

## ***Interpellations lancées à l'Eglise par la présence de plus de 4 millions d'immigrés en France :***

1) Un appel à exorciser toute culpabilité dans le partage avec les immigrés et à maintenir une vérité dans le dialogue. Cette vérité consiste :

- à reconnaître et à analyser les conditions politiques et économiques des liens qui nous unissent aux immigrés,
- à reconnaître aussi que, dans cette rencontre de cultures différentes, il y a toujours une part d'affrontements et des difficultés de communication,
- à maintenir cette volonté d'échange et de rencontre, même lorsque ceux-ci peuvent prendre une tournure conflictuelle, ou lorsque des tensions apparaissent en telle ou telle situation (attitude des jeunes maghrébins vis-à-vis de la femme, vis-à-vis du travail...)

2) Le rappel que le Royaume de Dieu s'étend bien au-delà des limites ou des sphères d'influence de l'Eglise.

Comme le dit Bruno Chenu, nous sommes invités, non à construire le Royaume de Dieu, mais à le reconnaître au travail dans cette population différente par la

langue et par la culture. Notre horizon d'attente et d'espérance c'est le Royaume de Dieu qui pousse de manière irrésistible et dont la croissance échappe en partie à nos projets ou à nos supputations.

3) Ceci nous aide à mieux situer la place de l'Eglise dans la relation et le service.

Certes, l'identité de l'Eglise c'est Jésus-Christ qui la fonde, c'est cette Bonne Nouvelle qu'elle porte, c'est l'Eucharistie qu'elle célèbre. Mais cette identité se renouvelle et s'enrichit dans la rencontre de traditions culturelles et religieuses différentes de la sienne. Dans cette acceptation de l'autre différent, irréductible, dans ce respect pour sa culture, pour sa foi, pour ce qui le fait vivre, sans recherche d'extension ou de prosélytisme, il y a comme un éclairage nouveau de ce qu'est l'Eglise. Celle-ci n'approfondit la compréhension de sa propre identité qu'en acceptant le risque de la relation avec celui qui est différent.

4) Dans cette ligne, notre conception de la Mission et de ses buts se trouve élargie.

A la conception traditionnelle de la mission qui est d'éveiller la foi, de baptiser, de fonder des communautés, d'organiser la vie selon l'Evangile « jusqu'aux extrémités de la terre » s'adjoint une nouvelle perspective : celle de changer la vie des hommes et du monde dans le sens du Royaume de Dieu, de participer à cette immense tâche de conversion des hommes à leur vraie vocation, de lutter contre toutes les conditions économiques, sociales ou politiques qui dégradent l'homme ou le réduisent à la seule dimension de force de travail ou de consommateur.

Dans cette perspective, qui prend des allures d'un combat, les chrétiens se trouvent au coude à coude avec d'autres hommes de convictions ou de traditions culturelles et religieuses différentes. Ce combat commun est un lieu concret où on expérimente une fraternité de fait, et un dialogue où, à condition qu'on l'aborde de manière ouverte, sans esprit de supériorité, en acceptant même une certaine vulnérabilité, une conversion mutuelle s'opère.

En ce sens, on peut faire référence à tous les combats qui ont été menés l'an dernier contre la loi Bonnet et le projet Stolérus, contre les expulsions, contre les conditions faites aux résidents dans les foyers Sonacotra, pour la régularisation de la situation des travailleurs clandestins, etc.

Avec les immigrés, des chrétiens ont été présents dans toutes ces luttes. La place de l'Eglise y a été reconnue. Une fraternité, une compréhension mutuelle s'y sont créées. Toutes les prises de position qui ont été faites à ces occasions, les engagements pour des combats communs, les dialogues qui ont surgi dans ce contexte, ont permis à l'Eglise d'expérimenter et de développer cette « Mission » (en son sens élargi) qui est la sienne.

5) Cette mission, ce « combat pour l'homme » est inséparable d'une certaine pauvreté, d'une certaine vulnérabilité dans la vie quotidienne. Car, en étant solidaires des immigrés, en ayant fait le choix de vivre ce « compagnonnage » dans le concret de l'existence (habitat, travail, loisirs), en partageant aussi leurs luttes, on sait que l'on s'expose toujours, d'une part à l'incompréhension, voire au conflit avec certains de nos compagnons martelés par une propagande officielle qui faisait des immigrés les boucs émissaires de la crise, mais, d'autre part, également, à l'isolement, voire la solitude vis-à-vis d'un peuple qui nous restera toujours étranger. C'est ainsi que, dans cette aventure de la solidarité avec les immigrés, il y a comme un appel à redécouvrir de l'intérieur la « vulnérabilité » de Jésus-Christ dans sa Mission et finalement sa Croix.

Cette pauvreté s'exprime aussi par la « gratuité » de la présence. Certes, partage de la vie signifie aussi partage d'un combat et donc recherche d'une certaine efficacité politique ; mais on découvre aussi très concrètement surtout avec les jeunes immigrés de la 2<sup>e</sup> génération dont l'avenir est si imprévisible, irréductible à toute projection, à quel point il faut se défaire de toute perspective de stratégie pastorale. Mieux avec eux qu'avec quiconque, on se rend compte que leur avenir ne nous appartient pas. On est là, présents, discrets, parfois témoins d'espérance, veilleurs, pour discerner les signes du Royaume... Cela suffit.

Cette gratuité de la présence ravive en nous cette tension vers une eschatologie dont nous ne sommes pas les maîtres. « Ni le jour, ni l'heure... »

# *Va libérer mon peuple tombé en esclavage*

**Prêtres-ouvriers du Bâtiment et des Travaux Publics.**

Ils sont une poignée de prêtres, une vingtaine, parcourant toute la France, de chantiers en chantiers, ouvrant ou bouclant leur valise au gré des centrales atomiques, des parkings, des ponts, des lotissements à construire. Les plus âgés - on vieillit vite dans ce métier - sont marqués dans leur chair par toutes ces journées de fatigue passées à l'humidité, au froid, au vent, ou sous le soleil brûlant.

Parfois seuls au milieu de camarades Turcs, Yougoslaves, Algériens, Tunisiens, Italiens, Portugais... - quelle expérience de l'étrangéité ! - ils s'efforcent non seulement de « vivre avec », mais de se faire proches jusqu'à devenir l'un d'eux. Long apprentissage et long dépouillement.

**Mais que signifie être prêtre en demeurant des hommes du provisoire ? Ce ministère a-t-il un sens ? Ceux qui s'y engagent ne perdent-ils pas leur temps, alors qu'à vue humaine, on ne voit guère comment pourrait surgir une visibilité d'Eglise ? S'agit-il de n'être qu'un simple militant, ce qui n'est déjà pas si simple ? Ou de réduire la responsabilité confiée par l'Eglise à un témoignage personnel, ce qui n'est déjà pas si mal ?**

**Pourquoi être là, pour quoi faire, pour quoi être ? C'est autour de ces interrogations que le groupe des prêtres ouvriers dans le Bâtiment et les Travaux Publics (B.T.P.) s'est réuni à la Pentecôte 81. Nées d'une vie partagée avec des travailleurs sans pouvoir, enracinées dans un terreau étranger aux circuits ecclésiaux, ces quelques pages nous donnent à réfléchir sur ce qu'est « faire Eglise » et « être prêtre ». Elles nous invitent, au-delà de toutes structures établies, à entendre comment Dieu parle à travers la vie de ces hommes.**

**La voix des B.T.P. dans l'ensemble des prêtres ouvriers, résonne souvent de manière provoquante. Elle redit, bien sûr, ces conditions de travail particulièrement dures, mais sans jamais gommer l'importance des dimensions culturelles de ces hommes de tous peuples, de toutes races, de toutes religions. Ces camarades sont des hommes de l'ailleurs, produits d'autres civilisations. Dans le même temps, les B.T.P. nous renvoient aussi à des situations « de transit » où nul ne peut s'installer.**

**Hommes du provisoire et des recommencements, et sans oublier que nous avons toujours à combattre pour permettre un avenir possible, ils nous invitent à entrer en Exode :**

- aujourd'hui, au moment où se multiplient tant de statuts précaires, où nous sommes appelés à bâtir, en France même, un espace social aux races différentes, n'avons-nous pas à entendre ce qu'ils veulent nous dire ?**
- l'universalité de l'Eglise peut-elle se construire par simple juxtaposition de situations différentes ? L'appel des plus démunis de toutes races et peuples doit en rester le centre et la contestation permanente.**

**Comment rendre compte de la joie de notre rencontre ? Comment mettre sur le papier le soleil, la côte bleue, la bouillabaisse... ? Comment parler de tous ces copains prêtres, de leurs épreuves et de leurs joies, de leurs réflexions et de leur célébration ?**

**Nous sommes prêtres.** Notre vie est principalement relative à l'Eglise. Ce compte rendu se propose de noter quelques points de réflexion commune, à l'usage des participants mais SURTOUT A L'USAGE DE TOUS nos partenaires d'Eglise : copains ouvriers, croyants, militants, prêtres et évêques dont nous sommes les collaborateurs.

**Nous sommes ouvriers des travaux publics.** Comment parler de ce peuple nombreux ? Cette vie restera-t-elle longtemps notre secret ? Le sens de notre vie de travail, de nos conditions de logement, de déplacement, le sens de nos luttes est bien de REJOINDRE CE PEUPLE, de marcher à son pas, de marcher dans les pas d'une foule de pauvres gens, tout simplement parce que le CHRIST S'EST IDENTIFIE à EUX et que notre Foi, la Foi de l'Eglise, est de vivre en solidarité avec le Christ dans notre histoire.

A l'ordre du jour de la rencontre **ministère et militance**. Comment à partir de cette réalité historique marquante dans la classe ouvrière (militance) sommes-nous serviteurs et responsables de la Foi de l'Eglise (ministère) ? Cette question s'inscrit dans une **recherche menée depuis bientôt dix ans par le même groupe**. Ce compte rendu sera un relai vers une nouvelle étape. Etre militant sans jamais le dissocier du fait qu'on est prêtre. Etre prêtre sur le lieu même de nos pratiques concrètes. Ce sont les axes autour desquels nous avons regroupé nos réflexions.

## Militant ou pas

En classe ouvrière, les militants sont un petit nombre, mais les organisations qui les animent ont un impact sur la masse, soit par leur capacité à jouer un rôle dirigeant, soit par leurs carences. Parmi nous, prêtres-ouvriers, c'est la majorité qui s'inscrit, de fait, dans un comportement militant. **Quelques caractéristiques de notre pratique :**

- Cela n'est pas vécu en soi comme notre raison d'être primordiale.
- C'est une réalité mouvante. L'un ici, non militant, devient ailleurs un responsable. L'autre là, responsable de haut niveau, sera anonyme ailleurs.

Outre les facteurs d'évolution personnelle, c'est généralement la demande de nos camarades de travail qui nous détermine dans ces choix. Les formations acquises dans notre passé comptent en regard de l'indigence de « l'intellectuel collectif » de la classe ouvrière. Notre principal souci, c'est la FIDELITE à la VIE de CHANTIER, à l'histoire. Pour nous, tout P.O., situé au milieu de ses copains, est un bon P.O.

Cependant, il se dégage de notre débat des orientations divergentes en fonction de la situation objective de chacun :

- **Les militants** ne peuvent envisager de dissocier leur ministère de leurs efforts dans les organisations syndicales. Avec intransigeance, ils affirment qu'il ne peut y avoir de délibération proposable en classe ouvrière sans organisation ; ou qu'au plan de la Foi il est impossible de « constater sans bouger »

- **Les non militants** qui sont dans la situation des ouvriers les plus nombreux, expriment d'autres aspects de la réalité. (Il y a ici une hétérogénéité de motivations)

- **Il y a l'usure** de ceux qui ont porté, un temps donné, l'action syndicale et qui ont de bonnes raisons personnelles de se limiter. C'est important pour les militants de ne pas ruiner leur vie familiale ou de ne pas fuir leurs problèmes personnels dans l'action collective.

- Plus massivement, si certains ne sont pas militants, c'est qu'ils **n'ont aucun droit à la parole**. La peur pèse sur la masse des ouvriers qui n'ont pas d'autre choix que de travailler pour vivre. Se taire ou partir. Une simple réaction de dignité, une parole qui rétablit la vérité ou une candidature à une fonction électorale, ça se paie cher. L'Eglise connaît-elle bien le prix de ces choses ? Partager cette peur, la comprendre n'est pas sans valeur. Certains y consacrent leur vie.

- Cela amène à souligner la **valeur prophétique** de cette **fidélité à la vie ouvrière**, telle qu'elle est, c'est à dire dans notre profession massivement inorganisée mais bien typée avec son langage propre, sa mentalité propre, ses logiques qui divergent des mots d'ordre syndicaux. Cela a un sens pour nous de dire que nos copains doivent être aimés tels qu'ils sont ; là où ils en sont parvenus, au terme d'une histoire rude et obscure. Cela a un sens pour nous de **vivre sans pouvoir** et de manifester qu'aucun pouvoir n'a su, jusqu'à ce jour, toucher le fond du cœur de nos copains.

Ce n'est pas un refus de tout pouvoir et de toute organisation, c'est une constatation, nourrie de la réalité même, qui appelle une conversion de tout pouvoir pour que soient pris en compte les « sans pouvoir ».

Entre nous, prêtres, il n'y a **pas de véritable conflit** entre militants et non militants. Tous participent à la mission du « buisson ardent », vision d'un AMOUR qui BRULE et qui DURE et qui s'accompagne d'une mission redoutable : « Va libérer mon peuple tombé en esclavage ! »

Mais les DIVISIONS, les AFFRONTEMENTS qui surgissent dans nos équipes et dans l'action, sont une épreuve réelle dans notre histoire. Comment dans notre mission commune de croyants, de prêtres, pouvons-nous en arriver à nous heurter sur le terrain militant ? Est-ce l'idéologie qui nous mène, toute nue ? Mais doit-on parvenir à l'unité du seul fait que nous sommes prêtres ? Ne faut-il pas prendre en compte la diversité historique de la classe ouvrière, avancer sans attendre qu'un seul point de vue fasse l'unanimité et sans refuser les affrontements ?

Nous ne donnons **pas la priorité à l'idéologie, mais à nos copains**, c'est à dire au terrain de notre histoire. Les différences entre nous viennent de ce que nous sommes dans des situations différentes. Nous ne dirons pas que notre propre analyse, circonstanciée, est l'expression de la Foi commune. L'A.C.O. au nom de la Foi, porte cette volonté de « REGROUPEMENT MYSTERIEUX et DIFFICILE ». Au nom de cette dimension, elle n'enferme pas les gens dans leurs organisations.

Notre réflexion sur le MINISTERE ne sera pas sur un autre terrain que celui de la militance. Quand nous avons le souci de la promotion de nos copains, quand nous voulons que la parole soit rendue aux pauvres, nous refusons de trier ce qui est l'affaire du prêtre et l'affaire du militant. Car c'est un point acquis de notre Foi de penser que tout ce qui fait l'homme plus homme, est un chemin vers Dieu.

Nous n'avons QUE LA MEDIATION des CHOSES HUMAINES pour EXPRIMER L'ILLUMINATION DE L'EVANGILE. Et cependant il faut mettre au jour ce ministère commun à tous, militants ou pas. Nous ne voulons pas qu'il apparaisse résolu dans l'engagement du baptême. Il nous faut rendre compte expressément de cette charge du ministère apostolique qui nous a été confié par l'Eglise.

## Ministère

**Notre première référence** est LE MINISTERE VECU PAR LE CHRIST.

Inséré dans les pratiques sociales de son temps, le Christ a manifesté la singularité de sa mission. Déterminé par diverses influences politiques et religieuse, il s'est reconnu vivant une relation unique avec Dieu-Père, relation qui ouvre la possibilité à tout homme d'illuminer sa vie par l'amour.

Recevoir la charge du ministère des Apôtres, c'est entrer dans la STRUCTURE SIGNIFICATIVE DE L'EGLISE envoyée par le Christ à tout homme. C'est avoir la responsabilité de charpenter la Foi de l'Eglise à un moment de son histoire. En un mot, c'est construire l'Eglise. La nature de notre effort de structuration de la Foi et d'édification de l'Eglise dans notre milieu de vie n'est pas perçue par l'Eglise qui est étrangère à cette masse.

Dans le monde du travail, l'Eglise est une réalité marginale, affaire de vie privée, perçue comme INSIGNIFIANTE, la plupart du temps et quelques fois comme hostile à la dynamique des luttes ouvrières. Les courants de recherche marxiste ont tenté de résoudre la question de fond qui se pose à la classe ouvrière : comment se fait-il que le travailleur qui crée tout, ne possède rien et ne maîtrise pas sa destinée ? Aujourd'hui encore, l'Eglise perçoit-elle l'enjeu de ces recherches qui n'est pas la négation de Dieu ?

Dans la suite et le prolongement de la période coloniale, les migrations amènent sur notre sol une diversité de cultures et de religions. C'est l'Eglise qui est ETRANGERE. Mohamed a été pour une multitude la voix de Dieu, mais l'Eglise lui refuse une carte de prophète. Qu'est-ce qu'un PROPHETE sinon la voix de Dieu pour un peuple ? - ainsi que l'écrit l'un des nôtres. Le courant marxiste et la foi islamique sont les arêtes vives de notre milieu de vie. Pour eux, Jésus-Christ n'est pas un inconnu. Ils ont pris position à son sujet et ils refusent son Evangile.

Notons aussi, qu'une part importante des travailleurs se fourvoie dans une représentation « petite bourgeoise » de leur condition (société de consommation). C'est l'athéisme le plus radical que nous connaissions. Ouvriers du Bâtiment et des Travaux Publics, travailleurs immigrés, c'est par millions que nous sommes façonnés dans le moule des mêmes rapports de production. Dans le rapport de l'Eglise et de la réalité ouvrière, tel que nous l'avons esquissé, il est donc irritant pour nous, prêtres, d'avoir à nous justifier d'adopter un comportement missionnaire. Mais nous voulons rendre compte de notre responsabilité.

### **Construire l'Eglise...**

pour nous, c'est l'aggrandir, **tomber un mur** : « Il y a un mur qui sépare l'Eglise de la masse. Ce mur, il faut l'abattre à tout prix, pour rendre au Christ les foules qui l'ont perdu ». disait le Cardinal Suhard.

## **Notre ministère de prêtre-ouvrier...**

c'est faire éclater l'Eglise. L'Eglise que nous vivons comme MARGINALE, ETRANGERE, INSIGNIFIANTE, nous l'appelons à s'ouvrir aux autres. Compte tenu de l'importance des FOSSES CULTURELS, de la DIVERSITE des MODES de VIE entre l'Eglise et la classe ouvrière ; si l'Eglise veut dire quelque chose de Jésus-Christ, elle doit d'abord l'apprendre des hommes que nous cotoyons. Elle ne pourra jamais proposer Jésus-Christ qu'en accueillant les projets des autres. Quelques uns d'entre nous ne jouent leur existence que dans cet accueil de la dynamique des autres.

## **Ce ministère d'accueil des autres...**

c'est notre volonté de structurer l'Eglise à apprendre quelque chose de nos copains pour qu'il y ait, un jour, une Eglise, faite avec les choses de leur vie. Nous voulons prendre le risque de découvrir Jésus-Christ avec des hommes construits autrement - nous écrit Charly, du Brésil - Nous disons aussi que l'évangélisation, ce sera quand nos copains, communistes ou musulmans, par exemple, seront honorés en eux-mêmes dans la découverte de Jésus Christ. Nous n'excluons pas que cette découverte puisse être « bouleversante » qu'elle soit appel à la conversion. Encore faut-il que l'appel soit adressé dans la « LANGUE MATERNELLE » de chacun.

## **Un ministère de contemplation...**

tel est aussi notre ministère de prêtres-ouvriers. Nos copains de boulot tiennent « debout » par eux-mêmes. Les organisations de la classe ouvrière portent un PROJET d'HUMANITE qui a un sens par lui-même. Notre ministère est de CONTEMPLER par la FOI l'ESPRIT de DIEU dans le projet des autres. Aucun projet ne peut être identifié au projet de salut, donné en Jésus-Christ. Mais tout projet d'homme nous dit quelque chose du projet de Jésus-Christ.

## **Un ministère de référence...**

Etre prêtre-ouvrier, c'est vivre un ministère de référence pour nos copains de boulot. Etant à la fois UN DES LEURS et perçus non comme des individus isolés, mais RATTACHES à la PAROLE d'un CORPS PLUS VASTE, nous objectivons un projet collectif vis à vis duquel les copains peuvent se situer, s'y reconnaître ou prendre leurs distances. Ils savent que nous allons à des réunions de croyants. Ils attendent un échange pour se définir eux-mêmes, cela met en jeu la visibilité de l'Eglise. Nous consacrerons une prochaine rencontre à cette question.

## **Notre ministère c'est aussi d'authentifier la parole des hommes...**

« Puisque vous reconnaissez qu'Il est juste, reconnaissez que quiconque pratique la justice est né de Lui ». (1<sup>re</sup> Epître de Jean 2/29)

Notre ministère authentifie le peuple en qui l'Esprit de Jésus-Christ travaille. Nous authentifions que le salut de Jésus-Christ est pour ce peuple. L'Eglise est appelée à reconnaître le projet des organisations ouvrières qui n'est PAS SEULEMENT de DIRE la vérité, mais de FAIRE la VERITE, car le langage des travailleurs c'est surtout l'ACTION.

Mais aussi, l'Eglise doit entendre le CRI des PAUVRES, sans intermédiaire. C'est rare, les gens d'Eglise qui VIVENT la VIE des PAUVRES. Cet appel à la conversion toujours à refaire n'est-il pas structurant de la Foi de l'Eglise ? Ceci nous amène à la question de l'UNIVERSALITE de L'EGLISE (catholicité).

## **Notre ministère doit être au service de l'universalité...**

Parce que notre société fabrique des pauvres, l'UNITE n'est pas dans le regroupement de toutes les composantes sociales. Cette réalité des pauvres gens signifie qu'une partie de la société se développe par la SPOLIATION des PLUS DEMUNIS. Le souci d'une Foi universelle, c'est identiquement la PRIORITE AUX PAUVRES que demande l'Evangile.

Cette PRIORITE nous en faisons l'expérience dans des choix partisans. Aussi, avons-nous conscience que nos solidarités de chaque jour ne sont pas subjectives, catégorielles. Quand nous choisissons le camp des petits, nous portons le souci de l'ensemble de la conversion des rapports sociaux. C'est là notre manière d'être fidèles à la vocation universelle de l'Eglise et de proposer des orientations significatives de la Foi pour ce temps.

PRETRES OUVRIERS des TRAVAUX PUBLICS et du BATIMENT, nous avons conscience de faire exister l'Eglise d'une manière nouvelle. Enfouis, mais jamais complètement enterrés, nous portons la question d'une Eglise qui n'excluerait pas la masse de nos copains. Avec les autres chrétiens de la Classe ouvrière, nous sommes LE VISAGE D'UNE EGLISE QUI CHANGE aux yeux des travailleurs. Les pas de ceux qui nous ont précédés ont laissé des TRACES dans la classe ouvrière. Ils nous montrent le chemin !

## *Cris de douleur et chants d'espoir*

Les *psaumes* ! Les ai-je trop « priés » et étudiés, durant mon noviciat, voici près de 25 ans. Ou trop mal ? En tous cas, voilà bien des années que je me suis fâché avec le psautier. Comment prier avec ces mots qui ont plus de 2 000 ans, alors que je m'échine, comme tant d'autres, depuis de nombreuses années, à dire la foi et à prier avec les mots et les expériences d'aujourd'hui ?

Les psaumes présentés par *un moine* ! C'était la proposition qui nous était faite par l'équipe centrale de la Mission de France et le Bureau de l'Association. A priori, une raison de plus pour ne pas y aller. Ce brave Mathieu Collin, de la Pierre-qui-Vire, est peut-être un bon connaisseur des psaumes, peut-être même un exégète compétent. Mais ses préoccupations, ses clés de lecture, son style de prière ne sont-ils pas à mille lieues de ce que je vis depuis 8 ans, avec mes copains travailleurs de la mer, ouvriers ostréicoles ?

Pourtant, depuis longtemps, *une question m'inquiète* : j'ai écarté de ma vie, la prière des psaumes, parce que je ne m'y retrouvais pas spontanément ; mais par quoi l'ai-je remplacée ? J'y suis d'ailleurs un peu revenu grâce aux « Psaumes » réécrits par François Chalet, Ernesto Cardenal, ou Jean Debruyne. Mais ne faut-il pas retourner voir l'original ?

Et cette *autre question* : les hommes avec qui je vis et travaille ne sont-ils pas plus proches de l'Ancien Testament que de l'Evangile ? Nous sommes dominés par la puissance et le mystère de la mer : c'est elle qui fait vivre nos huîtres ; mais parfois aussi, c'est elle qui les fait crever sans qu'on sache pourquoi. Mer d'huile des matins de printemps où « le temps s'écoute », mer inquiétante des jours de brume où les bateaux s'échouent en sortant du chenal, mer terrible des coups de tempête où on se demande comment on va s'en sortir. Soleil et pluie, vent et froid, contre lesquels on ne peut rien. Une solidarité formidable, en mer, pour sauver le bateau en danger. Puis les coups de gueule et les vacheries dès qu'on est

à terre. Un travail dur où on est toujours dans la flotte et la vase pour ne gagner que le SMIC. Les bistrots (22 pour 3 000 habitants !) qui marquent tant d'hommes et désespèrent tant de femmes. La concurrence sournoise mais impitoyable d'une profession parfaitement anarchique. Et la passivité de centaines de salariés qui ont mille peines à ouvrir les yeux et à se redresser ensemble... Quel monde !

Et, au milieu de tout cela, des réflexions m'ont marqué. Par exemple celle de « Vise-en-l'air » (ici, comme dans la Bible, chacun a un surnom) : « Il paraît que la religion dit : Aimez-vous les uns les autres. Mais l'ostréiculture dit : Bouffez-vous les uns les autres ! ». Celle du grand « Chouine » : « Tu sais, des fois, quand je suis en mer, et que ça brasse dur, ça m'arrive de regarder Là-Haut ! ». Celle de « Frisou » : « Le maire, on l'appelle « Maître » parce qu'il est notaire. Moi, je l'appelle Dédé, et je lui dit « tu ». Comme à toi. Parce qu'on est tous des frères. Et, quand c'est fini, on est tous dans un trou pareil ! ». Ces gars-là sont peut-être loin de la fraternité évangélique, de la découverte de Dieu-Père, de la foi au Christ ressuscité. Mais que se passerait-il si, au lieu de les regarder comme étant loin de l'Evangile, je les regardais comme étant plus ou moins des hommes de l'Ancien Testament ?

Finalement, je me suis inscrit à cette session-retraite de 3 jours et, le 31 juillet, je débarquais à Fontenay, ainsi que quelque 80 autres : des membres des équipes associées comme moi, des copains de la M.D.F. bien sûr, d'autres aussi, un bon dosage d'hommes et de femmes. Et notre guide : Matthieu de la Pierre-Qui-Vire...

On ne peut pas dire qu'il nous a « parlé sur » les psaumes. Il a plutôt témoigné de son « corps à corps » avec les psaumes depuis plus de 20 ans. Je ne vais pas résumer ici ce qu'il a dit, mais seulement les deux ou trois choses qui m'ont le plus nourri et remis en route.

J'ai aimé son témoignage sur sa lente découverte de toute l'épaisseur des psaumes. Dans son monastère, il a commencé par prier les psaumes comme des prières chrétiennes : tous les psaumes, dit St Augustin, peuvent être mis sur les lèvres du Christ

(suite p. 33)

ou sur celles de ses membres. Puis, à Jérusalem, ce moine en a fait une lecture juive : les psaumes tiennent par eux-mêmes, sans Jésus ; ils se suffisent. Enfin, grâce à des chrétiens qui trouvaient les psaumes « imbuables », il les redécouvre comme des cris d'hommes : les psaumes nous font dire à Dieu des choses qu'on n'oserait pas lui dire (ou qu'on n'appellerait plus « prière »). Ne faut-il pas nous débarrasser d'une lecture trop « chrétienne » des psaumes ? Je veux dire : les prier comme la prière d'hommes qui sont loin de Jésus Christ. Plus ou moins loin. Et moi le premier. Un exemple : les imprécations et les appels à la vengeance. « Venge-moi, Seigneur !... Extermine mes ennemis !... Ecrase leurs enfants contre les rochers !... ». On dit souvent : « Ce n'est pas une prière chrétienne ». Il est certain qu'on est loin de « Pardonne-nous comme nous pardonnons ». Mais pourquoi ne pas d'abord reconnaître qu'il y a en moi cette haine de mes ennemis, ces cris de désespoir et de vengeance ? C'est peut-être la partie non-évangélisée, non-chrétienne de mon être, mais pourquoi n'aurait-elle pas droit à la parole devant Dieu ? Matthieu ajoute : en appelant ainsi la vengeance de Dieu, je lui confie le châtiment des « méchants », au lieu de m'en charger moi-même. Ce qui ne nous dispense pas — au contraire ! — de nous battre contre cette méchanceté.

Autre point capital : la place de l'*Ancien Testament* dans la foi chrétienne et la place des psaumes dans l'Ancien Testament. Nous sommes probablement tous des pagano-chrétiens, faisant (ou essayant) trop directement une lecture « chrétienne » de la vie « humaine ». Alors qu'au quatrième siècle, ce qu'on donnait aux chrétiens, ce n'était pas d'abord le Nouveau Testament, mais le psautier. Et les homélies des Pères et des Evêques de l'époque étaient souvent des commentaires des psaumes. C'est que les psaumes, composés à diverses époques, sans cesse repris par un autre compositeur ou un autre groupe, sans cesse transformés et actualisés, sont un résumé de toute la Bible, et donc la clé de son unité. Si bien que, pour prier un psaume, il faut sans cesse se reporter à tel ou tel passage, évoquer tel événement, entrer dans telle « expérience » de la Bible. Finalement, prier le psautier, c'est refaire, à son propre compte, un peu toute l'histoire du Peuple de Dieu.

Une des clés de l'office liturgique, c'est de ne pas choisir parmi les psaumes. L'Eglise nous donne tout le psautier. Pour que notre prière soit aux dimensions de l'humanité, et donc du Christ

Homme Total. Tel jour, à telle heure, tel psaume ne colle pas du tout avec mon état d'âme. Je le dirai pourtant en pensant à ceux pour qui il est la seule parole possible. Une telle prière est une forme de solidarité, une prière de frère universel.

Cela n'empêche pas qu'il y ait bien des choses à changer dans la structure et le contenu de l'office. Par exemple, celui-ci commence par un hymne qui a pour but de faire entrer la vie dans la prière. Souvent, en gagne à remplacer cet hymne par un bref partage sur ce qu'on vit, un écho du journal, poème profondément humain.

De même, les antiennes et la lecture veulent permettre de christianiser et d'actualiser la prière des psaumes. Dans les textes qui sont mis à notre disposition, cette « actualisation », le plus souvent, est bien faible, voire insignifiante. Mieux vaudrait par exemple, après des psaumes de vengeance, nous dire les uns aux autres quels sont nos ennemis. Evidemment c'est très humain, et même très risqué. Mais, oui ou non, est-ce qu'on se bat contre ceci ou cela, contre telle personne ou tel groupe ? Si nos combats sont risqués, notre prière ne peut que l'être, elle aussi.

C'est d'ailleurs cette prière risquée que nous avons vécue ensemble, à certains moments de cette session. Avec Jacques, humble témoin du « continent » chinois ; avec Jean-Marie, sous le choc des réalités tanzaniennes ; avec Philippe, témoin et porteur de tant de souffrances dans son hôpital psychiatrique (on trouvera plus loin un écho de sa prière avec le psaume (37). Avec d'autres encore...

Voilà maintenant un peu plus de quatre mois que cette session-retraite est passée...

J'ai retrouvé mon pays, le boulot et les copains, les problèmes et les luttes, les espoirs et les impasses... Et j'ai rouvert le psautier. Tout doucement. Rien n'est résolu, ni dans ma vie, ni dans ma prière. Tout est toujours aussi risqué, aussi difficile. Mais l'espérance est-elle autre chose qu'un désespooir sans cesse surmonté, dans la lutte et dans la prière ?

**< Seigneur, que mes adversaires sont nombreux !**

**Mais toi, tu es un bouclier pour moi !**

**Je me suis couché et j'ai dormi.**

**Je me suis réveillé : le Seigneur est mon appui >.**

**(psaume 3)**

**Clément Pichaud**

## *Psaume 37 (38)*

- |                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                |                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                       |
|--------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|-----------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|
| <p>1 De David,</p> <p>2 Seigneur, reprends-moi sans violence,<br/>corrige-moi sans colère !</p> <p>3 Tes flèches m'ont transpercé,<br/>ta main s'est abattue sur moi ;</p> <p>4 rien n'est sain dans ma chair, sous ta fureur,<br/>rien d'intact en mes os, depuis ma faute.</p> <p>5 Je suis submergé par mes péchés,<br/>c'est un poids trop lourd qui m'écrase ;</p> <p>6 mes plaies sont puanteur et pourriture,<br/>et cela, par ma sottise.</p> <p>7 Accablé, prostré, à bout,<br/>tout le jour, j'avance dans le noir ;</p> <p>8 la fièvre m'envahit jusqu'aux moelles,<br/>plus rien n'est sain dans ma chair.</p> <p>9 Brisé, écrasé, je suis à bout ;<br/>mon cœur gronde et rugit !</p> <p>10 Seigneur, tu vois tout mon désir :<br/>Pas un de mes soupirs ne t'échappe !</p> <p>11 Le cœur me bat, les forces m'abandonnent<br/>et même la lumière de mes yeux.</p> <p>12 Amis et compagnons se tiennent à distance,<br/>et mes proches, à l'écart de mon mal.</p> | <p>13 Ceux qui veulent ma perte me talonnent,<br/>ceux qui cherchent mon malheur parlent de mort<br/>en remâchant tout le jour leur trahison.</p> <p>14 Moi, comme un sourd, je n'entends rien,<br/>comme un muet, je n'ouvre pas la bouche ;</p> <p>15 pareil à l'homme qui n'entend pas,<br/>je ne peux rien répliquer.</p> <p>16 C'est toi que j'attendais, Seigneur,<br/>Seigneur mon Dieu, toi qui peux répondre !</p> <p>17 J'avais beau dire : Qu'ils ne rient pas de moi<br/>ceux qui triomphent quand je trébuche !</p> <p>18 Maintenant, je suis près de tomber,<br/>ma douleur est toujours là :</p> <p>19 oui, j'avoue mon péché ;<br/>ma faute m'inquiète.</p> <p>20 Ils sont puissants, ceux qui désirent ma mort,<br/>nombreux à m'en vouloir injustement :</p> <p>21 ils me rendent le mal pour le bien ;<br/>quand je cherche le bien, ils m'accusent.</p> <p>22 Ne m'abandonne pas, Seigneur ;<br/>mon Dieu, ne reste pas si loin !</p> <p>23 Viens vite, à mon aide,<br/>Seigneur, mon salut !</p> |
|--------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|-----------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|

Vingt-et-un versets de plainte humaine,  
deux versets d'humble prière à Dieu,  
un verset d'espérance : « Seigneur, mon SALUT »,

c'est sans doute la proportion juste de ce que je vis en Hôpital Psychiatrique où il faut laisser longuement, très longuement s'écouler la douleur, les blasphèmes, les révoltes pour pouvoir dire un mot d'espérance... qui puisse être entendu.

Ce Psaume, à l'invitation de Mathieu Collin, je le réinvestis, en cette fin d'année, avec toute la souffrance d'êtres de chair et de cœur qui sont mes amis.

\* Ils crient, ils hurlent leur douleur (on hurle moins en Hôpital Psychiatrique aujourd'hui qu'autrefois, mais hier, j'entendais hurler en passant devant un pavillon) ou ils sont muets depuis des années. Ils protestent contre Dieu et me chargent de lui transmettre leur peine, comme cette femme que je croise dans un escalier : « ah ! vous voilà l'Aumônier ! bien, si vous rencontrez Dieu aujourd'hui, vous ne lui direz pas du bien de ma part », parce que ça allait mal et qu'il devait bien y être pour quelque chose.

\* Le péché, dont parlent tant de psaumes, il a beaucoup de place dans le discours du malade mental.

On en parle doucement et simplement, comme cette malade qui dit avant de communier : « Ne me donnez que la moitié de l'hostie, parce que je n'ai pas été assez bonne aujourd'hui » et ses camarades la réconfortant : « Si, si, M. l'Aumônier, donnez-lui toute l'hostie, elle est bonne ! ».

Mais le plus souvent, c'est sur un mode angoissé, parfois, les yeux exorbités, qu'on en parle : telle cette femme scrupuleuse autrefois, affreusement culpabilisée maintenant et qui est, comme le psalmiste, « submergée par le péché », « dont le poids trop lourd l'écrase ».

Pendant des années, je l'ai trouvée assise au bout de son lit, bien prête, s'attendant à tout instant à ce qu'on vienne la chercher pour l'exécuter car elle est responsable de la mort de Louis XVI et de celle du Pape, mais aussi chaque jour des catastrophes que nous apprend la télévision.

Et combien se croient damnés et vivent déjà l'enfer, comme cette bonne vieille religieuse qui, en dehors de toute logique, me

crie, dans une salle commune : « j'irai en enfer, mais même en enfer, j'aimerai toujours Jésus » ;

et ce père de famille, terrifié par des fautes, probablement purement imaginaires, qui, depuis un an ne m'a pas dit autre chose chaque fois que je le vois : « hein, j'ai pas fait des bêtises, je ne vais pas aller en enfer ! » et qu'il faut à chaque fois apaiser et réconforter.

« Accablé, prostré », dit le Psaume, c'est cette jeune fille, la tête à 90°, toujours baissée sur la poitrine, qui, venue à la messe accompagnée d'une infirmière le jour de la fête de la Ste Trinité. Alors que sur la scène de théâtre où je célèbre la messe, commençant une homélie sur le Dieu d'Amour, le Dieu de tendre miséricorde qui nous communique son Esprit pour que nous fassions du monde une humanité filiale et fraternelle, est venue se blottir contre moi et, comme je lui avais tendu la main pour l'aider à enjamber la rampe lumineuse, a gardé ma main dans la sienne et c'est avec sa tête sur mon épaule que j'ai dû parler de l'amour de Dieu et de l'amour des frères. On n'en parle pas alors de la même façon, de la tendresse de Dieu, et on n'est pas entendu non plus de la même façon.

« Tout le jour, j'avance dans le noir » — mais c'est la terrible *déprime*, bien connue dans les Hôpitaux psychiatriques, sur laquelle aucun raisonnement logique n'a de prise ; terrible aussi à accompagner... au long d'années parfois ; qu'il est dur d'entrer en contact avec quelqu'un dont on sait qu'on ne pourra pas le quitter sur un mot d'espérance... parce qu'il refuse de l'entendre.

Et on n'est pas habitué à interrompre un dialogue sans une orientation, un débouché vers l'avenir.

La déprime... qui se termine si souvent par un suicide comme Victor connu et fréquenté pendant six ans qui s'est pendu, il y a quelques semaines, à quelques mètres de mon baraquement, après avoir parlé de son projet.

« *Brisé, écrasé... je suis à bout* », ce sont tous ces êtres à demi-morts, qui ne savent plus sourire, dont beaucoup ne parlent plus

depuis des années et qui sont là depuis 20, 30 et même plus de 40 ans.

« Mon cœur gronde et rugit » c'est Patrick auquel je pense. Il m'a dit, il y a trois jours, qu'il allait faire un crime. C'est le diable qui lui disait de le faire. Et, hier matin, comme j'allais prendre de ses nouvelles, je le vois encadré de trois infirmiers, on allait l'attacher parce qu'il venait de tenter de tuer une femme qui se trouvait là, d'un coup de couteau ; et j'ai parlé seul à seul avec lui et l'ai apaisé... pour que ce soit non à force, mais librement, en attendant de guérir... demain... qu'il accepte qu'on lui attache poignets et chevilles.

Pauvre Patrick !

\* « Amis et compagnons se tiennent à distance et mes proches à l'écart de mon mal ».

C'est le drame de tous ceux qui n'ont plus de visite, de ceux qui sont enfermés là, qui se sentent rejetés, exclus de la société, qu'on ne peut supporter — non rentables, improductifs, inutiles et dont la présence par leur étrangeté est insupportable... intolérable dans un monde intolérant ; alors on les enferme, on les exclut pour ne plus les voir et parce qu'on refuse l'image qu'ils nous renvoient de nous-mêmes avec notre fragilité, notre vulnérabilité, nos pieds un peu à côté de nos pompes !

Ces exclus, ces rejetés, le Christ un jour s'en est approché. C'étaient les lépreux, les possédés, les épileptiques, la femme adultère, la Samaritaine, Marie-Madeleine. Il s'est approché d'eux ou d'elles, il s'est laissé touché, il les a touchés, il s'est mis de leur côté face au regard méprisant des justes.

Aujourd'hui, ce sont ces drogués, ces anciennes prostituées, ces délirants, ces schizophrènes dont je dois être proche... de la proximité de Jésus Christ.

**Ne nous abandonne pas, Seigneur !**

**Viens vite à leur aide**

**Seigneur, leur Salut !**

**Ne m'abandonne pas, Seigneur !**

**Viens vite à mon aide**

**Seigneur, mon Salut !**

**Philippe Deschamps.**

# *A quoi ça sert, la vie ?*

**Cinq années de diaconat**

*Christian d'Halluin*

## *D'OU JE VIENS, CE QUE JE SUIS...*

Je suis né à Roubaix, en 1923, dans une famille bourgeoise, chrétienne. Mon père, pratiquant, plutôt conservateur, était propriétaire d'une petite entreprise qu'il dirigeait. J'ai très peu connu ma mère : j'avais trois ans quand elle est morte. J'avais alors un frère plus âgé et une sœur cadette. Quelques années plus tard, mon père s'est remarié.

Après des études secondaires, en internat, chez les Frères des écoles chrétiennes, ce furent les quatre années de guerre, de 1940 à 1944. Je les ai passées près d'Abbeville, dans la maison familiale et sur l'exploitation agricole appartenant à mon père. Ces années m'ont beaucoup marqué.

Je me suis donné à fond dans le scoutisme et la J.A.C. Après un an de service militaire, en 1946, je suis venu travailler sur la ferme qui appartenait à mes parents avec l'intention de m'y installer. Il me fallait une formation au métier d'agriculteur. Je l'ai reçue en école pendant deux ans. Mais les relations avec mon père sont devenues si difficiles que je n'ai pas pu réaliser mon projet. J'ai même dû quitter ma famille et les frères missionnaires des campagnes m'ont reçu pendant quelques mois. Après cela, je me suis engagé comme contremaître avec un petit salaire chez un propriétaire ultra-bourgeois.

C'est alors que je me suis marié ; un mariage que mon père rejetait et qui s'est fait en son absence. Nous nous sommes néanmoins réconciliés deux ans plus tard. Ma femme attendait un enfant ; il est mort quelques heures après sa naissance. Nous ne nous sommes pas bien rendu compte de ce qui se passait ; la vie a continué.

J'ai trouvé alors une place de chef de culture, dans l'Aisne, sur une exploitation de 300 hectares, avec la responsabilité de quarante salariés permanents et cinquante saisonniers.

Nous avons perdu un deuxième enfant, après 6 mois de grossesse. Pour ma femme et moi, ce fut très dur, mais nous l'avons vécu comme une rénovation de notre amour, de notre mariage.

Par la suite, nous avons encore perdu deux enfants.

Mon travail de chef de culture était pénible et j'avais envie de voler de mes propres ailes. C'est ce qui m'a amené à quitter le Nord pour le Lot-et-Garonne, où j'ai fait l'acquisition, par emprunt (je n'avais pas le moindre sou), d'une petite ferme en friches.

En 1958, nous avons perdu un cinquième enfant. Une épreuve de plus, douloureuse. Elle nous a fait réfléchir, et durement : « Quel sens a la vie ? A quoi ça sert de travailler... ? » Mais le travail a repris de plus belle. Sur l'exploitation d'abord, où tout était à faire, je me suis lancé à fond dans le M.F.R. (mouvement familial rural). J'ai fondé un C.E.T.A. (Centre d'études techniques agricoles) et en ai assuré la présidence. J'ai été élu conseiller municipal... Des journées de travail harassantes, de nombreuses soirées passées en réunions diverses, le résultat ne s'est pas fait attendre : 1962, un accident pulmonaire sérieux, une thoracoplastie ; un arrêt de deux ans avec, entre autres conséquences, une vraie catastrophe financière.

Cependant, je reprenais le travail sur l'exploitation en 1964 avec de nombreux engagements : le M.F.R., le C.E.T.A., la tâche d'administrateur de la coopérative de Marmande... J'exploitais alors 40 hectares à Lévigac. Il fallait y ajouter 35 autres hectares situés à Ségalas, à 30 km, et appartenant à mes parents : ils avaient rejoint, eux aussi, le Lot-et-Garonne. Cette solution ne pouvait pas durer. J'ai donc quitté Lévigac et suis venu à Ségalas pour y cultiver 45 hectares au total.

Aux Rameaux 1972, ma femme a été prise d'un très grave malaise. Elle a été hospitalisée à Villeneuve, à Agen, puis à Bordeaux. Son mal, une rupture d'anévrisme, était irrémédiable. Elle a demandé à recevoir le sacrement des malades. Elle qui avait toujours eu une

peur irraisonnée de la mort et qui souffrait atrocement, s'est trouvée très calme, et très pacifiée après la venue du prêtre. Depuis, quand on me dit que les sacrements ne sont que des rites, je dis : non ! Elle a été opérée le Vendredi-Saint, elle est morte le lundi de Pâques.

Cette mort a été pour moi comme un arrêt complet, un point d'interrogation : « A quoi ça sert la vie ? Les hommes, qu'est-ce qu'ils veulent prouver ?... », des questions que je me posais déjà dans l'Aisne où je me crevais et où je donnais tout ce que je pouvais de dévouement, de sérieux ! « La vie qu'on mène est complètement idiote ? A quoi ça sert ? »

J'ai même questionné Dieu : « Mais pourquoi... ? ». C'est sans doute là, pour moi, le point de départ du diaconat. Il y avait toute ma vie antérieure, le rejet de l'esprit bourgeois, mes engagements. Après la mort de ma femme, je me suis interrogé : « Me voici avec une cinquantaine d'hectares, sans enfants, sans ma femme, à quoi ça sert ? » Je suis resté quelques mois dans ce doute. J'ai failli tout abandonner. Je n'ai pas tellement accepté, mais je n'ai pas rejeté Dieu. Ce fut un passage à vide.

## *VERS LE DIACONAT*

Des amis et des religieuses m'ont aidé, m'ont soutenu, sans me poser de questions.

Et... j'ai accepté... la volonté de Dieu... mais qu'est-ce que la volonté de Dieu ? Savoir accepter ce qui se présente. Je continuais à m'interroger sur le sens de la vie. A quoi ça sert de gagner toujours plus ? La vie n'a pas de sens si elle n'est pas donnée. J'avais envie de tout balancer... mais j'aimais beaucoup mon métier. Je ne savais plus quoi faire.

Je suis allé voir le père Saint-Gaudens, alors évêque coadjuteur d'Agen. Je ne le connaissais pas. Je lui ai dit : « Voilà ce qui m'est arrivé, voici mes réflexions ; qu'est-ce que je peux faire d'utile ? Je me mets à votre disposition ».

— « Avez-vous entendu parler du diaconat ? », me dit-il.

— « Vaguement », lui ai-je répondu.

— « Si vous ne savez pas ce qu'est le diaconat permanent, je n'en sais guère plus que vous. Mais voulez-vous que nous cherchions ensemble ? »

Et nous avons cherché.

Il me fallait d'abord songer à une formation. Quatre prêtres m'y ont aidé, pour la théologie, la philosophie, l'Écriture Sainte, la pastorale. Cette formation ne pouvait se faire qu'en tenant compte des exigences de mon activité professionnelle. Elle a duré deux ans et demi, pendant lesquels je rencontrais, tous les mois ou les deux mois, mes « formateurs ». Ils me guidaient dans mes lectures, mes travaux écrits...

Quand je regarde tout cet itinéraire, une parole du Christ me vient à l'esprit : « Ce n'est pas vous qui m'avez choisi... ». Un peu comme Saint Paul et sa conversion, j'ai connu le « coup de matraque ». J'étais, jusque là, ce qu'on appelle un bon chrétien, pratiquant régulier, engagé à fond dans l'action catholique, mais plus avec ce sens du devoir qu'on m'avait inculqué que pour des motifs réellement évangéliques. Oui, comme pour Saint Paul, ça a été le coup de massue, comme si, par tous ces événements, le Seigneur me disait : « Maintenant, ça suffit ! Fini de rigoler, il faut s'y mettre sérieusement ».

## *CINQ ANS DE DIACONAT*

Je suis diacre depuis 1976. Le diaconat m'a amené à ajouter certaines activités, mais il a bien été convenu avec mon évêque que je gardais mes occupations antérieures liées à ma profession d'agriculteur. Autrefois, je les vivais comme laïc chrétien ; aujourd'hui, j'essaie de les réaliser comme ministre ordonné. Il m'a bien fallu deux ans pour saisir que je n'étais plus laïc, mais ordonné.

MON EXPLOITATION. J'en ai diminué la surface de 40 à 35 hectares et je ne fais plus que des céréales. Ainsi, je suis plus disponible et je me contente du minimum pour vivre : veuf, sans enfants, je n'ai plus l'angoisse d'une famille à nourrir. Le revenu de mon exploitation est juste, d'autant que mes engagements et surtout les déplacements entraînent des frais qui sont à ma charge. Je me suffis ; c'est l'essentiel. Le travail agricole me prend à peu près le quart de mon temps.

LA COOPÉRATIVE DE MARMANDE. Cette coopérative a pris de l'ampleur ; elle atteint 300 millions de chiffre d'affaires. Je prends très à cœur ma responsabilité d'administrateur.

Dans le conseil d'administration, je suis quelques fois minoritaire exigeant toujours que l'entreprise demeure au service des agriculteurs de tous, y compris des petits. La position n'est pas confortable. Il y a quelques années, j'ai même été tenté de démissionner ; mais un ami m'a dit : « Tu n'as pas le droit de partir », et je suis resté.

**LE CENTRE DE COMPATIBILITÉ ET D'ECONOMIE RURALE.** Il s'agit d'un organisme, à l'échelon du département, que l'on appelle plus communément : « Centre de Gestion », et qui aide les agriculteurs dans la conduite de leur exploitation. J'y exerce la charge de commissaire aux comptes.

**SUR UN PLAN PLUS PERSONNEL.** J'ai décidé de continuer à m'occuper de la petite entreprise fondée par mon père pour que ses dix salariés conservent leur emploi. L'affaire est devenue une société, dont le directeur est l'ancien contremaître, actuellement possesseur du quart des actions et dont j'ai accepté d'être le gérant. Je ne tire aucun bénéfice de cette opération, mais pour le moins, la gestion est en équilibre. Malgré l'avis peu favorable de ma famille, j'ai estimé qu'on ne pouvait abandonner cette affaire où certains ouvriers, après trente ans de présence, atteignent ou dépassent la cinquantaine. Il y avait le risque d'y perdre de l'argent. Je l'ai pris et ne le regrette pas, quand je vois que les salariés ont pu prendre leurs responsabilités.

**LES JEUNES.** J'ai de très nombreuses relations avec eux. Ils me bousculent, me harcèlent, me disent qu'ils ont besoin de moi. Ils sont actuellement une quinzaine à venir tous les mois. Une fois par an, avec un prêtre, nous vivons avec eux et avec d'autres un camp de détente, de réflexion, de prière. Certains de ces jeunes, je les ai connus dans un collège libre où j'accepte de rendre des services, deux à trois heures par jour, et ceci quatre jours par semaine. C'est une activité qui me prend du temps, dans un établissement où je ne suis pas toujours à l'aise. Mais je l'accepte dans la mesure où ce collège est une pépinière de jeunes.

**MES VOISINS.** La plupart ont très bien accepté mon diaconat. Ils attendent beaucoup de moi ; me sollicitent pour des conseils techniques pour des mariages ou des baptêmes. Ce n'est pas toujours facile : ainsi par exemple, quand une famille fait appel à moi parce qu'elle se dit contre l'Eglise, contre les curés. Que répondre à ceux qui me disent : « On veut bien baptiser, mais on ne veut pas de curé ! » ? Et comme moi-même je ne suis guère à l'aise avec les rites liturgiques...

MES ACTIVITÉS ET RELATIONS ECCLÉSIALES. Comme je viens de le dire, la liturgie ce n'est pas mon fort. Aux messes dominicales, je n'aime guère me mettre en aube, à l'autel ? Je le fais très rarement. Peut-être ai-je tort ?

Aussitôt mon ordination, on m'a dit qu'un diacre, ça doit faire du catéchisme. Je l'ai fait ; puis j'ai cessé, puisque des laïcs s'en chargent aussi bien.

Par contre, j'ai répondu aux sollicitations des laïcs, surtout agriculteurs, me demandant de les accompagner. C'est ainsi que je suis « aumônier » de deux équipes en CMR, (Chrétiens en Monde Rural), à la demande des intéressés. A ma connaissance, je suis le seul « diacre - aumônier » en France. Je participe également au bureau fédéral et suis suppléant de l'aumônier C.M.R. au conseil presbytéral.

Avec le clergé, du moins au départ, les relations ont été difficiles. Je n'ai guère accepté. Je n'étais plus un laïc, je n'étais pas un prêtre. L'évêque a souhaité que ma candidature au diaconat soit présentée à ma paroisse, au doyenné et à l'assemblée générale du C.M.R. Cela a été très positif. Mais des prêtres du doyenné ont été plus réticents. Certains ont dit franchement leur désaccord, d'autres ont accepté... parce que ma candidature était présentée par l'évêque. Ces prêtres ignorent ce qu'est le diaconat ; ils se demandaient ce que je venais faire parmi eux ; certains m'ont fait remarquer que je n'étais pas « instruit » comme eux, que je n'avais peu d'affinités avec ces membres du clergé... dont j'étais : les prêtres sont souvent très étrangers aux soucis professionnels, à la vie quotidienne ; il est très difficile de parler avec eux des problèmes agricoles, de nos engagements au service des agriculteurs. Beaucoup « donnent » des sacrements... et dans quelles conditions ! Mais... peuvent-ils faire autrement ?

Peu à peu, le jugement des prêtres sur le diaconat évolue : ils me voient vivre et agir. Un exemple est révélateur. J'ai participé récemment à une session organisée par le C.M.R., pour la région Aquitaine, à propos de la loi d'orientation agricole. Nous y étions une centaine dont beaucoup de prêtres qui paraissaient tout à fait étrangers au sujet. Pour ma part, j'y étais très à l'aise et suis assez souvent intervenu. L'un des prêtres m'a dit : « Maintenant je comprends le diaconat ! Ton insertion te met de plein pied dans ta vie des hommes ».

Concrètement, je participe aux réunions du doyenné et au conseil pastoral ; ce dernier se réunit quatre fois par an et regroupe des prêtres et une vingtaine de laïcs du doyenné.

Je suis aussi membre de l'équipe « Mission de France » de Miramont, mais surtout j'appartiens à l'équipe « associée » (à la M.D.F.) du Lot-et-Garonne. Là je peux réellement me ressourcer, retrouvant une dizaine de prêtres et religieuses, tous au travail et engagés dans des responsabilités professionnelles et syndicales. Avec eux, je peux réfléchir sur mon engagement, comme diacre, au service de l'évangile et de l'Eglise.

Si je regarde ces cinq années de diaconat, elles me renvoient à mon ordination, au Sacrement. Les sacrements représentent plus qu'un rite. Il y a la grâce... Je m'en suis rendu compte, pour la première fois, à la mort de ma femme. J'en fais maintenant ma propre expérience. Depuis mon ordination, j'ai beaucoup évolué. Avant, je cherchais l'efficacité, la rentabilité. Je me suis rendu compte, ou bien Dieu me l'a expliqué, que l'efficacité, c'était dérisoire. On ne peut jamais savoir quand on est utile et rien n'est nécessaire. Je fais ce que Dieu me propose. Jésus Christ, je le rencontre à chaque instant. Il se présente sous la forme d'individus, il est là, il me provoque. A moi de savoir le comprendre, l'écouter. Il faut beaucoup écouter. Le Christ m'interpelle ainsi : « Ne cherche pas à faire ce que tu veux ; fais ce que, moi, je te propose ». Cela me procure une certaine paix, un certain calme devant les événements. Oui, j'ai beaucoup évolué. A certains moments, je me rends compte que ce n'est pas moi qui parle et agis, mais que c'est Dieu qui agit en moi, son « serviteur quelconque », son instrument. Je me suis rendu compte aussi qu'on ne peut travailler seul, que l'Eglise forme un tout : j'en suis, il me faut jouer le jeu.

Moi qui n'ai pas toujours été « pour les curés », moi que les prêtres ont souvent énervé, il m'a fallu bien du temps pour réaliser que je n'étais plus laïc, mais ordonné, membre du « clergé » comme eux. Que ça a été long à découvrir ! Ces prêtres, je ne les comprenais pas, je les critiquais. Puis je me suis aperçu que ce n'était pas marrant d'être curé ! Le prêtre, souvent, marie, baptise des gens qu'il connaît peu, qu'il ne verra peut-être plus, qui viennent lui « acheter » un sacrement. Tandis que moi, si l'on me demande un baptême ou un mariage, c'est au bout d'un cheminement et parce qu'on me connaît et qu'on se reverra.

Nous sommes actuellement trois diacres dans le département. Deux se préparent à le devenir. Une nouvelle candidature est à l'étude. Nous nous retrouvons régulièrement entre nous : environ toutes les six semaines.

Notre évêque est très favorable au diaconat. « Ma démarche est très pragmatique, dit-il. Je me garde d'initiatives ou de projets trop précis. Je me suis en effet trouvé devant

des candidats sérieux, authentiques mais qui ont connu des itinéraires très différents les uns des autres et qui sont amenés à vivre leur ministère, chacun à sa manière et de façon très typée. Je m'en réjouis et j'accepte des candidatures qui élargiront encore cette diversité ».

Voilà ce que pense notre évêque. Je ne pense pas trahir sa pensée. Je crois même pouvoir dire que, pour lui, la vraie question n'est pas de savoir ce que les diacres *font* de plus dans l'Eglise, mais ce qu'ils *sont*.

Quant à la Mission de France... J'avoue avoir des difficultés à distinguer diaconat et Mission de France. S'il n'y pas entre les deux la même mission, j'y retrouve la même option. C'est sans doute pourquoi je me sens si à l'aise avec la Mission de France. Je suis bien d'accord avec ce qu'on écrit des jeunes en formation à la Mission de France : « Le diaconat qu'il a reçu rappelle au prêtre que le ministère est un service avant d'être un pouvoir, qu'il est lié à une façon de vivre en pauvreté avant d'être une fonction ». Le prêtre, comme l'évêque, restent des diacres, tout comme ils demeurent des baptisés ; à charge pour eux de vivre leur diaconat.

Je ne vois pas pourquoi, à la Mission de France, il n'y aurait pas des diacres permanents.

François d'Assise était diacre. Et c'est tout ! N'a-t-il pas servi l'Eglise et les pauvres de façon admirable. En restant diacre à vie, n'a-t-il pas voulu réagir contre la tendance « sacerdoce-pontifiant » de son époque, une tendance et une tentation qui guettent encore notre Eglise aujourd'hui : le prêtre, chef, patron, qui sait, qui décide.

Pour que des prêtres demeurent serviteurs, et non des pontifes, n'est-il pas nécessaire qu'auprès d'eux existent des diacres permanents, témoins du Christ Serviteur ?

Dans mes relations avec les prêtres de la Mission de France, je me sens de plain-pied, à égalité. Je l'ai vécu notamment au week-end de janvier 1981 sur l'agriculture. Ils me considèrent comme l'un des leurs, ce n'est pas forcément évident pour d'autres prêtres prêtres que je côtoie dans mon diocèse, ou ailleurs.

Peut-être parce que les options sont les mêmes ?

Au cours de l'été 1981, après un stage de montagne où il obtient le brevet de guide, Régis Challamel entreprend une randonnée dans les Pyrénées. Le lundi 27 juillet, il est parti avec une cordée. Ce ne devait pas être une course difficile. Mais dans le brouillard la cordée s'est égarée ; le mardi soir, elle était en difficulté. Le chemin choisi le mercredi matin s'est révélé très pénible et, le mercredi midi, ce fût la chute. Régis entraînait une compagne de cordée avec lui. Il a pu la sauver en la poussant sur une petite plateforme où elle est restée, blessée, jusqu'au dimanche, jour où les équipes de secours ont repéré et sauvé la cordée entière. Régis n'a été retrouvé que le mercredi 5 août ; il avait été tué sur le coup.

# Au risque de se perdre

## Quel était cet homme

... à la silhouette droite, aux grandes enjambées, à la voix bien timbrée, au regard chaleureux, à la poignée de main ferme ou au geste machinal de se lisser la barbe ?

Ceux qui le connaissaient bien disent de lui : « qu'il était un homme « exposé », se laissant bousculer, remettre en cause, atteint par toute rencontre.

• qu'il était un mélange de puissance et de vulnérabilité, un mélange entre une vitalité débordante, parfois agressive, et une délicatesse pleine de tendresse.

• qu'il savait réveiller des énergies, des forces et des réactions de bonne santé chez ses compagnons de route, de travail et d'amitié. Et c'est bien ainsi qu'il a voulu que ses compagnons de cordée

« tiennent », en prenant le risque d'y exposer, d'y épuiser ses énergies, « au risque de se perdre » - titre d'un dernier texte de lui. Payer de sa vie pour que d'autres tiennent et continuent le voyage.

Il était né le 29 juin 1943, entré au noviciat jésuite en 1962. Il faisait partie de l'équipe associée Amiens-Périphérie depuis 1970. Enseignant en lettres (français, histoire, géographie, législation) en C.E.T. depuis 69, il désirait être au service de ces élèves les plus défavorisés de l'Education Nationale. Il avait fait l'Ecole Normale Nationale d'Apprentissage (ENNA) pour devenir titulaire. Syndiqué à la C.G.T., il avait une responsabilité au plan de son Académie.

Voici comment lui-même se présentait lors d'un interview.

*« Je suis professeur de français et d'histoire-géographie L.E.P. Fonctionnaire titulaire, j'ai commencé comme auxiliaire pendant un an ; puis une année d'école normale, et je suis titulaire depuis 1973. Ce choix de devenir professeur s'est fait à Chantilly, chez les Jésuites, au moment des études de philosophie.*

*Le choix premier c'était d'être prêtre-ouvrier et de travailler en usine. Finalement ça ne s'est pas fait. En discutant avec les supérieurs, on est arrivé à : travail d'accord — usine non. De toutes façons, je voulais un travail en milieu sécularisé. Ne pouvant être manœuvre, et avec une licence de lettres classiques, j'ai commencé à travailler en lycée comme professeur de littérature dans la ligne des études. J'ai découvert qu'il était possible, en étant Jésuite et désirant le rester, de travailler dans l'Education Nationale. Malgré l'illégalité d'une telle situation, ça s'est révélé possible. Je me suis aperçu que d'être Jésuite, ça n'était pas écrit sur mon visage. A partir du moment où ce créneau s'ouvrait, j'ai choisi le C.E.T. Aucune prédisposition à cela dans ma famille, mais un lien avec le projet premier et la possibilité de m'intégrer dans la mission ouvrière.*

*...Je suis de milieu bourgeois, avec la sensibilité bourgeoise ; je le reste, mais je travaille tous les jours avec des élèves et des collègues de milieu ouvrier. J'ai passé 270 heures à préparer un CAP de tourneur pour découvrir un monde qui m'était étranger ; j'ai passé beaucoup de temps aussi à écouter mes collègues de l'enseignement technique. C'est beaucoup à travers eux que j'ai une approche de ce monde culturel.*

*A la fin de l'année 1962, étudiant, je m'étais retrouvé à l'U.N.E.F. et au Comité antifasciste. C'étaient les autres qui m'avaient bousculé là-dessus, alors que j'étais « Algérie Française » par ma famille. C'est au moment où j'étais le plus engagé politiquement que j'ai opté pour la vie religieuse. Le noviciat, c'était la suite, dans la même ligne. Ensuite, études, puis le Cameroun ; j'ai connu l'Eglise instituée. J'ai été deux ans professeur de latin avec des Africains. C'était l'anti-modèle.*

*Ce qui a permis de mûrir mon choix définitif : mai 1968. J'ai été élu au Comité de Coordination de la grève, représentant 700 à 800 étudiants de lettres classiques ; mais pas de problèmes, en le relisant, j'ai une impression de cohérence, foi et politique toujours compatibles, ou la même chose. Pas de temps forts sans liens avec une cause extérieure. Ce sont toujours les événements qui m'ont amené à me situer et c'est bien ce que j'espérais : ne pas être à l'abri de la vie ».*

### **Quel était ce croyant ?**

Chacun sait que la foi est mystère et mystérieuse, qu'elle inscrit au plus profond d'une personne marquée par sa mentalité, ses aspirations, son histoire. Là encore, laissons Régis s'exprimer sur ce domaine, difficilement perceptible.

*« La foi, je n'avais que celle de ma famille. Je ne voulais pas la rejeter, je voulais en faire quelque chose de personnel. J'ai eu beaucoup de mal à faire comprendre que la meilleure façon de l'approprier c'était de prendre de la distance. C'était seulement à ce prix là que ma foi pouvait être personnelle, au prix d'une rupture avec la foi de la tribu.*

*La foi c'est comme une aventure. J'aime l'aventure, j'aime la liberté ; mais ça peut me tuer si c'est dans l'instant. Je sais qu'aventure peut rimer avec durée, et pour moi il faut que ça rime... et pour ça je suis très heureux de vieillir, j'essaie de trouver ce que c'est pour moi aventure de la foi, aventure politique, goût de vivre et, de ce point de vue là, je pense que ça ne peut aller que de mieux en mieux.*

*L'aventure banale du quotidien. Le travail est irremplaçable parce que c'est ce qui permet de vivre. Le travail en soi n'est pas prodigieusement intéressant et n'est pas non plus sans intérêt. Mais le monde ne se divise pas en choses passionnantes et en choses ignobles ; la grande loi de la vie : le travail, on y va qu'on soit en forme ou non.*

*C'est le principe de la réalité, quoi ! Comme la montagne, dans une paroi il faut en sortir par en haut ou par en bas, mais pas dans le vide. Grâce à ce garde-fou-là, ça permet d'être disponible à ce qui peut se produire ; quand les événements viennent, ça me permet de les vivre et de ne pas me blinder contre eux. On peut tout remettre en question sur les idéologies, mais pas l'histoire, pas l'appropriation de ce que je suis, une histoire un peu précise, à partir de là je crains beaucoup moins d'être bousculé. La foi, ce sera ce qui se présentera.*

*Je vois deux types de prières. La prière qui est de l'ordre du loisir ; on a du temps. C'est une prière désintéressée, pour le plaisir de prier tout simplement. Pendant mes vacances, je vais souvent passer une semaine dans un monastère. Ce n'est pas vraiment de la détente, il faut que j'ai pu prendre des vacances avant, mais ça, quand je peux, je le fais très volontiers.*

*L'autre forme, les deux sont liées, c'est une adhésion au quotidien. Certains jours, c'est d'abord corriger des copies, faire du courrier, de la vaisselle, de la lessive. C'est plus qu'un préalable, c'est la prière, c'est vraiment la démarche spirituelle du quotidien qui consiste à faire ce qu'on a à faire, et à accepter ces tâches comme étant celles du moment, à consentir profondément à ça. C'est une attitude plus psychologique, je crois que c'est aussi une attitude spirituelle. Inévitablement, ça devient une prière. Après une journée comme ça, je n'ai que des paroles d'action de grâce. La journée a abouti. Parfois ça n'aboutit pas ; mais ce qui compte, c'est vraiment l'effort ; et le fruit, c'est la paix.*

*Le milieu incroyant est le milieu le plus nourrissant pour la foi ; je l'ai toujours ressenti. C'est un milieu qui n'est pas enclos, et ce qui survient est l'occasion d'une rencontre avec Dieu, me libère de moi-même et de mes façons anciennes, pour vivre d'une façon toujours nouvelle. J'ai une espèce de foi dans l'avenir comme lieu de la rencontre de Dieu. Je suis persuadé que c'est possible d'être ouvert aux changements dans une fidélité, dans une continuité, dans une durée. Dieu n'est pas derrière moi, mais devant.*

*En milieu incroyant, le contenu de ma foi est rendu très personnel, je me sens beaucoup moins chargé de mission. A la limite, je ne suis responsable que devant moi-même. En milieu incroyant, je suis libéré*

*de la crainte de perdre la foi ; c'est paradoxal. J'ai de bons copains qui souhaitent que je cesse d'être prêtre et c'est plus tonifiant que le milieu traditionnel qui a peur pour ma foi, ce qui est extrêmement débilisant ».*

Après la lecture du livre de POHIER « Quand je dis Dieu », qu'il médite au Carmel d'Arras, il manifeste son accord profond aux réflexions de l'auteur tout en soulignant quelques réserves :

*« Je trouve ce livre très libérant, passionnant, et je regrette de ne l'avoir pas lu plus tôt. En théologie, alors que j'avais tant de mal à imaginer qu'on puisse dire une parole sur Dieu qui ne soit pas pure répétition de perroquet, j'aurais bien aimé lire un tel livre comme cela. C'est stimulant quand quelqu'un ose dire : « voilà ce que je crois ». Et je plains Pohier d'avoir attendu cinquante et un ans pour oser dire enfin « je », même si ce qu'il dit n'est pas très orthodoxe. Quel gâchis que d'obliger des gens à canaliser leur pensée pendant tant d'années dans le moule de l'orthodoxie. Il faudrait que tout étudiant en théologie arrive à écrire un bouquin semblable, à la fin de ses études ; il aurait ensuite tout le reste de sa vie pour confronter ce qu'il pense lui et ce que pense l'Eglise.*

*...Il me semble qu'emporté par son élan pour valoriser la vie, la condition humaine contingente, la différence radicale de l'homme et de Dieu, il va trop loin dans l'affirmation et qu'il ne laisse pas assez d'espace ouvert. J'aime quand Pohier dit (p. 85) « La foi proclame que Dieu est heureux que les créatures soient ce qu'elles sont et qu'il ne les crée pas pour qu'elles deviennent autre chose que des créatures ». Mille fois d'accord ; nous sommes des créatures et c'est une illusion coupable que de vouloir s'en évader.*

*Mais cependant notre existence de créature est si courte (4 bails de 20 ans) ! Et lorsqu'une créature meurt, sachant très bien qu'elle disparaît totalement puisqu'elle n'est que créature, pourquoi ne pourrait-elle croire que cette mort qui la fait disparaître, la plonge en même temps dans le grand Tout ?*

*L'existence des individus créés, ça nous connaissons. Mais est-ce que vraiment tout est dit lorsqu'ils se succèdent le uns aux autres par générations de 80 ans ? Est-ce que la succession de ces vies individuelles*

*épuise totalement ce qu'on appelle l'existence humaine ? Pourquoi Dieu se retrouverait-il en tête à tête avec le néant ? Parler de fusion en Dieu est sûrement très maladroit ; mais je reproche à Pohier de ne pas laisser la porte ouverte. Au delà du temps qu'y a-t-il ? Laissons cet espace libre et ouvert...*

*Je crois de toute façon qu'on ne peut réfléchir à tout cela que lorsqu'on a bien réfléchi sur le fantasme qui est en nous, le rêve d'échapper à la contingence. Un exemple personnel, cet été en faisant de l'escalade. Quand tu es seul en tête sur une paroi, tu ne peux pas te laisser aller aux fantasmes. Même si tu as peur, froid, ras le bol, si tu ne vois plus où sont les prises, il faut tout de même avancer, calmer les battements de son cœur, se raisonner et se hisser un peu plus haut, prise après prise. Ou alors il faut redescendre, mais ce n'est pas plus facile. Evidemment je pourrais tout lâcher, mais c'est suicidaire, même si la corde qui m'attache à mon second tient bon, je vais m'écraser au moins dix mètres plus bas et me fracasser le visage. Si je n'étais pas contingent je pourrais dire : « pouce », et partir en volant. Mais c'est inutile de pleurer, de crier, de rêver, de s'affoler ; il y a une seule chose à faire : choisir d'avancer. Je crois que si l'on accepte de bien réaliser que la vie est une escalade en tête, on peut non pas rêver mais croire que mes 4 fois 20 ans ne totalisent pas forcément toute mon existence, ce n'est plus de l'ordre du cri irrationnel, c'est de l'ordre de la foi. J'ai trop en moi le goût de l'Absolu, il y a trop de transcendance dessinée en creux dans une vie humaine, pour que j'accepte qu'après 4 fois 20 ans, tout soit fini ».*

### **Quel était ce religieux ?**

Quand il évoquait trop souvent le départ des compagnons jésuites de sa génération pour suivre d'autres routes que la sienne, ça lui faisait mal. « Tenir bon » ne relevait plus alors, pour lui, de la force du poignet ou d'une générosité imprudente ; ça comprenait aussi la durée, la fidélité aux choses quotidiennes. En avril 79, il fait une relecture de dix-sept années de vie consacrée dans le célibat.

*« Ma vocation au célibat est née dans un contexte religieux où dominait la peur dès qu'il était question de sexualité. Etre chaste c'était essentiellement lutter contre ma masturbation d'adolescent, avec toute mon énergie et ma volonté, dans un sursaut presque mystique et mar-*

qué d'une grande violence. Heureusement, avant de rentrer au Noviciat à 19 ans, j'ai eu la chance de vivre plusieurs rencontres féminines épanouissantes, et c'est dans la ligne de ce que j'ai alors pressenti que j'ai fait vœu de chasteté « à la recherche d'un plus grand amour ».

Mais la crise de l'Eglise, le départ des 3/4 des copains de ma génération, et la difficulté à trouver ma voie propre, allaient vite me montrer les insuffisances de l'idéalisme et d'une pratique volontariste. Une ascèse, même intelligente, qui ne trouve pas simultanément un lieu où investir ses potentialités, ne peut que mener à la dépression et c'est ce qui m'est arrivé. Après mai 68, à 25 ans, ma vie m'apparaissait totalement stérile : je m'enfermais dans le mépris de moi-même, je piétinais tout ce qui voulait en moi témoigner de la vie, ma fidélité ne débouchait sur rien. Si le célibat consistait à se verrouiller le corps et à se blinder le cœur, il était évident que c'était une impasse. J'en ai été convaincu et je le suis toujours. On m'avait appris à « me garder » et je découvrais qu'il était impossible de traverser l'existence avec un idéal aussi égoïste ! Qu'importait ma « pureté » si j'étais incapable de comprendre les relations que je vivais, et si en fait je me moquais totalement des conséquences que cela pouvait avoir sur les copines qui, elles, me rencontraient.

La remontée s'est faite lentement, grâce au travail professionnel et aux relations féminines que ce travail me procurait. Si l'expérience m'avait appris l'impasse d'une chasteté volontariste, il fallait que j'apprenne à desserrer les poings et à recevoir de la femme et des femmes la possibilité de m'épanouir dans une vie de chasteté que je continuais à croire possible.

La première fois qu'une femme m'a dit clairement : « je t'aime », j'ai bien senti qu'il m'était demandé beaucoup plus qu'un simple effort de volonté. Je n'en ai pas été capable, j'ai eu peur et je me suis enfui. J'ai appris lentement à accepter ce genre de peur, à accepter la frustration, à regarder en face le désir de l'autre et mon propre désir.

J'expérimente à présent que lorsqu'une relation avec une femme se pose en termes forts et graves — que le mot « je t'aime » soit ou non prononcé — nous avons beaucoup mieux à faire que de coucher ensemble et que nous débutons une histoire qui peut nous enrichir mutuellement dans la fidélité à nos choix respectifs. Le désir et la frus-

*tration font partie de toute existence quelle qu'elle soit, et les deux sont par nature illimités. A chaque homme et à chaque femme de les regarder avec sérieux et lucidité.*

*De ce point de vue, le mariage monogame est très proche du célibat. Dans les deux cas, il faut regarder en face un désir toujours multiple et toujours renaissant, des frustrations toujours multiples et toujours renaissantes. L'assouvissement n'exite pas ; la quête de Don Juan est vaine. La sexualité de l'homme et de la femme exprime notre incomplétude. Notre sexe est la marque radicale de notre inachèvement : nous sommes homme ou femme et nous ne serons jamais que « moitié ».*

*Ce sont des copines qui m'ont fait découvrir que je n'étais pas un être asexué, stérile, sans ambition ni pouvoir, mais un être sexué sensuel, un être de désir, capable d'aimer et d'être aimé, capable aussi de violer et même de détruire. C'est par leur présence et leur rencontre que j'ai su que j'avais un corps, un cœur, une sensibilité. Et toutes les capacités d'aimer, en moi, étaient au fond ce que j'avais de meilleur. Elles n'étaient pas innées, elles m'étaient données au jour le jour grâce à la relation, à la communication, dans un ensemble humain sexué. J'ai pu apprendre à m'aimer moi-même et la tendresse d'autrui m'aide à accoucher à ma propre tendresse. Si je sais aujourd'hui que j'ai une personnalité, c'est parce que des copines me l'ont dit : je me suis reçu de l'autre. Est-il nécessaire de mettre un A majuscule sur le mot Autre, pour affirmer la dimension spirituelle d'une telle relation. C'est au cœur de mes désirs, empêtrés dans les instincts de vie et les instincts de mort, que j'ai appris à me recevoir d'une autre, d'un Autre. Toutes ces amitiés féminines ont creusé en moi un sillon, une aptitude à comprendre — même si c'est de façon symbolique — ce que cela peut vouloir dire « se recevoir de Dieu ».*

*Croire c'est justement affirmer que l'on a besoin de l'autre, que l'on ne s'en sortira pas tout seul, et la relation avec l'autre sexe a été pour moi une révélation existentielle de mon incomplétude et de ma finitude, qui me font appeler un Sauveur. Les femmes que j'ai rencontrées ont creusé en moi ma fragilité, ma vulnérabilité, mon besoin de l'autre. Et c'est la meilleure analogie dont je dispose pour parler de ma vulnérabilité devant Dieu et du désir qui m'habite de ne demander à aucun autre le sens ultime de mon existence.*

*« Mais ce trésor nous le portons dans des vases d'argile, pour que cette incomparable puissance soit de Dieu et non de nous ». (2<sup>e</sup> Lettre aux Corinthiens, 4, 7).*

*Dans le célibat, c'est ma capacité d'aimer que j'ose offrir à Dieu « offrande de plus haut prix ». Seule ma foi donne sens à ce choix, et l'un des aspects de cette foi c'est que le vœu de chasteté noue entre Lui et moi une expérience très intime, celle du risque pris « sur ta parole ». Ce que je risque là, c'est ce que j'ai de meilleur, et je voudrais que ce puisse être un signe. Jadis les Israélites portaient sur leur verge la blessure de la circoncision comme signe de l'alliance avec Dieu. Mon célibat comme signe symbolique joue aussi le rôle de réponse à une offre d'alliance : « Tu m'as séduit Yahvé et je me suis laissé séduire... ». C'est une blessure secrète, celle de la solitude et de la non-postérité, reliée à toutes les blessures et à toutes les frustrations auxquelles les hommes et les femmes autour de moi sont confrontés. Je crois que cela m'humanise.*

*Mais l'amour du Seigneur n'est pas possessif. C'est un amour qui rend libre et qui me renvoie vers les autres, hommes et femmes. Beaucoup de choses me deviennent maintenant possibles. Le célibat n'est pas une mutilation du corps ni un verrouillage du cœur. Toutes les relations sexuelles que je vis et qui s'efforcent d'être chastes sont une source profonde d'épanouissement. Non ! mon cœur ne s'est pas durci dans ma poitrine, c'est le contraire qui est vrai ; et je crois, d'après l'expérience de toutes ces années, qu'il ne peut être que de plus en plus tendre, de plus en plus vulnérable, de plus en plus ouvert à la joie et à la souffrance d'autrui ».*

### **Le célibat, une folie ! Pourquoi pas ?**

Mûri à la fois par ses réflexions personnelles et son expérience de tous les jours, il a l'audace de mettre sur la place publique « son jardin secret ».

Ainsi il se livre sans artifice dans une revue non confessionnelle. Pour lui le célibat est une des composantes de sa foi.

*« Que de recettes, de conseils ou même d'ordres aujourd'hui, dès qu'il est question de sexualité ! Les nouvelles idéologies ne sont pas*

*moins pesantes que les anciennes : « Hors du couple point de salut », « Le seul bonheur est dans l'orgasme », etc. Mais puisque dans la réalité, chacun se débrouille comme il peut dans ce domaine, soucieux de son propre bonheur et soucieux aussi de celui d'autrui, pourquoi exclure a priori la possibilité de la continence, tradition qui est pourtant fort ancienne, et vécue dans bien d'autres civilisations que la nôtre ?*

*Si l'on veut bien admettre que la sexualité ne se réduit pas, pour un homme, à la quantité ou à la qualité de ses rapports sexuels, mais qu'elle imprègne la totalité de son existence et toutes les minutes de sa vie, alors je peux peut-être essayer d'évoquer le célibat religieux que je vis par choix, depuis une quinzaine d'années.*

*J'ai 37 ans, je suis professeur de français dans l'enseignement technique public. J'ai une vie tout à fait banale à bien des égards, mais je me situe dans cette catégorie marginalisée que l'on appelle les célibataires. Je suis de ceux qui, pour mille et une raisons,, ne vivent pas selon la norme du couple. Je vis la continence, c'est-à-dire que je n'ai pas de relation sexuelle avec quiconque, ni de pratique sexuelle solitaire.*

*Si je cherche à vivre ainsi, c'est un risque que je prends, une façon très personnelle et très particulière de vivre ma sexualité. J'ai des relations privilégiées avec quelques très bonnes copines ; je vis — je crois — la chance et le bonheur de rencontres diverses et pourtant, lorsqu'il est arrivé que telle ou telle me propose de faire l'amour, à chaque fois je lui ai dit non. Pourquoi cette fidélité qui peut paraître ombrageuse ? A qui ou à quoi suis-je fidèle ? Nombreux sont mes amis qui ne comprennent pas cette attitude, qu'ils appellent parfois de l'auto-mutilation. Et leurs questions n'en finissent pas de résonner en moi-même...*

*Ceux qui acceptent de me faire confiance et qui ne me trouvent pas particulièrement frustré, sont souvent sensibles au contexte psychosociologique de mon existence. C'est vrai que mon milieu professionnel, largement féminin, est assez épanouissant. J'ose prendre la liberté de vivre en plein jour un certain bonheur affectif, dans des relations multiformes avec mes collègues. Le travail avec les élèves comporte aussi des moments de tendresse et de joie. On peut trouver d'autres*

*explications, depuis la chance de ne pas être chômeur, jusqu'à l'environnement affectif d'une communauté dans laquelle j'habite. Tout cela est vrai, mais n'est pas suffisamment équilibrant pour être décisif !*

*Je crois profondément qu'il s'agit d'un choix de ma part, et si je persévère dans ce choix, c'est bien parce que j'aime la liberté et la qualité des relations que le célibat me permet, sous des contraintes évidentes. Mais comment rendre compte de ce qui fait son bonheur, surtout quand on a conscience de sa fragilité ? Il y a dans mon genre de vie un aspect de défi qui ne me déplaît pas. Dans une société souvent tentée d'absolutiser le sexe, il me paraît bon que certains ou certaines, par leur continence, cherchent à relativiser ce qui apparaît parfois comme une hypersexualisation de toutes choses. Je veux bien que l'on me compte parmi ceux-là, mais je ne crois pas pouvoir vivre longtemps sur un simple défi. Je ne pense pas que l'idéologie suffirait à me faire vivre sur un terrain aussi essentiel et aussi intime.*

*Si ce n'est pas par rapport à des idées, est-ce par rapport à une personne ? Se pourrait-il que Dieu me suffise ? L'absurdité de cet énoncé saute aux yeux : Dieu n'est pas un objet pour le désir sexuel ! La solitude n'est pas le propre du célibataire, mais je ne vois pas pourquoi j'y échapperais : la foi en Dieu ne peut que creuser ce genre de question. Et si la situation de « manque » est tout à fait commune, le célibat aura plutôt tendance à l'exacerber, sans que Dieu puisse jamais le combler.*

*Ce qui est vrai pourtant, c'est qu'en choisissant le célibat je fais un choix de croyant. Ma façon actuelle de vivre ma sexualité est marquée par l'idée que je me fais de la vie et de la mort, et du sens de tout cela. Si la sexualité exprime habituellement le meilleur de notre goût de vivre, je pense qu'elle ne l'épuise pas totalement.*

*Vivant comme je vis, pour certains je renonce à l'essentiel, mais d'un autre point de vue, je ne renonce absolument à rien. Je ne suis pas moins aimant, ni moins aimable, et mon célibat ne m'empêche nullement de prendre la vie à bras le corps, et d'essayer d'aimer — sans faire semblant — toutes les rencontres qui me sont offertes. Simple-ment, je sais qu'il y a chez moi un domaine qui n'est pas disponible et que ce choix — comme tant d'autres — entraîne certaines incompatibilités.*

*Disons que je vis comme s'il y avait en moi une sorte de jardin secret, qui à la fois me structure et me limite, qui structure toutes mes relations avec autrui et les limite également. J'ai le plus grand mal à rendre compte de ce jardin secret ; je sais qu'il ne me renferme pas sur moi-même, qu'il ne me fait pas moins aimer la vie, au contraire ! Je sais aussi qu'il m'appelle ailleurs, à la recherche d'une dimension mystique de mon existence. Je crois qu'il n'est pas vide, qu'il a sens pour quelqu'un, et pour moi du même coup. Depuis ce choix que j'ai fait — comme croyant — toute proposition de rencontre bute sur les limites de ce jardin qui m'appartient sans m'appartenir. Je crois à la valeur de ce célibat et c'est l'une des composantes de ma foi en Dieu.*

*La parole de Jésus-Christ m'y invite, et elle m'invite à croire qu'il s'agit d'une possibilité ouverte et sensée pour moi aujourd'hui. Elle m'invite à croire que la durée est possible et que le choix d'une vie peut-être sans repentance, malgré les écarts toujours possibles.*

*Je sais qu'il s'agit bien là d'une aventure, mais ce n'est pas une aventure solitaire. Si beaucoup de gens ont des griefs contre l'Eglise catholique qui ne sait pas les accueillir avec leur sexualité propre, je peux dire quant à moi que je suis accueilli. La Compagnie de Jésus m'offre un cadre où je rencontre divers compagnons qui s'efforcent de vivre comme moi le « célibat pour le royaume des cieux ». Ensemble, nous nous accueillons et nous nous confortons dans notre choix, ensemble nous cherchons à vivre nos moments de bonheur comme nos moments de désespérance, à partir des structures sexuelles qui sont les nôtres, convaincus que dans ce domaine chacun fait ce qu'il peut, avec humilité.*

*C'est d'ailleurs pour cela que cette aventure est passionnante : elle est risquée, incertaine, elle est très diversifiée dans ses applications concrètes, bref elle est profondément humaine. Cela peut paraître fou ! Mais y a-t-il une façon « sage » de vivre sa sexualité ? N'est-elle pas le lieu où tout être frémit, où le risque fait partie du paysage quotidien ? N'est-elle pas aussi le lieu où notre tendresse peut engendrer le meilleur et nous porter au-delà de nous-mêmes ? En moi, la question reste ouverte à l'égard du célibat religieux que je m'efforce de vivre. Pourquoi ? Oui, pourquoi ? Mais aussi : pourquoi pas ? ».*

---

## **Lettre aux Communautés de la Mission de France et de l'Association**

---

**Mission de France - B. P. 124 - 94121 Fontenay-sous-Bois Cedex**

**C.C.P. Paris 21.596.44 V - Tél. 875.05.07 - Directeur gérant : Jacques Pelletier**

---

**Comité de rédaction : Jean Biehler, Pierre Gerbé, Albert Grimaux,  
Maurice Hérault, Marcel Massard, Clément Pichaud, Jean Vinatier.**

---

**France et étranger : abonnement 1982 ordinaire : 70 Fr**

**abonnement de soutien : 100 Fr - le numéro, franco : 12 Fr**

**nous consulter pour les envois par avion ou sous pli cacheté.**

**Pour tout changement d'adresse, envoyer la dernière bande et 5 Fr en timbres.**

---

**Maquette : J.M. Bertholle**

---